
U d'/of OTTAWA
39003003337291

LES PROPOS
D'UN
BOULEVARDIER

DU MÊME AUTEUR

PARIS VICIEUX

I — LE COTÉ DU CŒUR, illustrations de Grévin, 7e édition, 1 vol.......... 3 fr. 50

II. — LA CHAINE DES DAMES, illustrations de Grévin, 4e édition, 1 vol... 3 fr. 50

III. — LE GUIDE DE L'ADULTÈRE, illustrations d'Henriot, 5e édit., 1 vol .. 3 fr. 50

IV. — LES COMÉDIES DE L'ALCOVE, illustrations d'Henriot, 5e édit., 1 vol. 3 fr. 50

V. — L'AMOUR DE BABEL, illustrations d'Henriot, 5e édition, 1 vol........... 3 fr. 50

LES COULISSES ARTISTIQUES, 2e édition, 1 vol........................... 3 fr. »

LES ARAIGNÉES DE MON PLAFOND, 2e édition, 1 vol .... 3 fr. »

LES MANGEUSES D'HOMMES, 4e édition, 1 vol .... 3 fr. »

LE NOUVEL ART D'AIMER, 4e édition, 1 vol................................ 3 fr. »

OHÉ VITRIER! 3e édition, 1 vol........ 3 fr. »

VISAGES SANS MASQUES, 2e édition, 1 vol................................ 3 fr. »

LA MASCARADE DE L'HISTOIRE, 2e édition 1 vol. illustré................. 3 fr. 50

MÉMOIRES DES PASSANTS, 3e édition, 1 vol................................ 3 fr. «

L'ART DE VIVRE CENT ANS, 3e édition, 1 vol. illustré...................... 3 fr. »

PARIS QUI GROUILLE, 4e édition, 1 vol. 3 fr. »

LE TIR AUX OISONS, 5e édition, 1 vol. 3 fr. »

BOUTIQUE DE PLATRES. 5e édition, 1 vol................................ 3 fr. »

LES PROPOS
D'UN
BOULEVARDIER

PAR

PIERRE VÉRON



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1888



ENCORE LA FIN DU MONDE !

I

ENCORE LA FIN DU MONDE !

La science est bonne pour nous.

Elle ne néglige aucune occasion de nous faire quelque prophétie désagréable. C'est une alarmiste de première catégorie.

Pour n'en pas perdre l'habitude, un monsieur d'Angleterre, qui travaille dans l'astronomie et dans la physique, a jugé bon de nous prédire la fin du monde.

C'est à peu près la cinq centième fois que ce pronostic gracieux est lancé dans la circulation par des mystificateurs variés. Mais M. Thompson a la prétention de ne pas être

un mystificateur, lui. Il se prend au sérieux et entend qu'on l'y prenne.

Au dernier rendez-vous scientifique de la Royale Institution de Londres, il a ouvert son cœur, et il s'en est échappé la vérité navrante que le monde finira.

Mais ne nous pressons pas de nous désoler. Ce serait aller trop vite en besogne, car il paraît qu'il y en a encore pour dix millions d'années.

L'excellent Thompson *esquire* a ses raisons pour en être convaincu. Tenez-vous absolument à les connaître? Essayez de comprendre :

Il estime avec Helmholtz que le soleil est une vaste sphère en train de se refroidir, c'est à-dire de se contracter par l'effet de la gravité sur sa masse, à mesure que ce refroidissement se produit, de telle sorte que

la température reste encore sensiblement constante.

La chaleur solaire, ajoute le savant M. Thompson, est égale à celle qui serait nécessaire pour développer une force de 476 mille millions de millions de chevaux-vapeur, soit environ 78,000 chevaux-vapeur par mètre carré superficiel de la photosphère.

Si énormes que nous semblent ces chiffres, la théorie dynamique de la chaleur montre qu'il doit suffire au soleil d'une rétraction de 35 mètres par an pour continuer à émettre dans l'espace la même quantité de calories.

Dans ces conditions, le rayon de la photosphère se raccourcit d'un centième environ en deux mille ans.

*
* *

Ah ! zut ! Je lâche l'excellent Thompson *esquire*, qui devient rasant avec ses calculs. Je m'en tiens à son total. Dix millions d'années !

Ce chiffre colossal, je ne vous le cache pas, m'a rendu rêveur, et je me suis mis à penser :

— Avant d'arriver à ce suprême débarcadère, par quelles étapes la pauvre humanité aura-t-elle passé, mon Dieu ?

Quelles pourront bien être, pendant ces dix millions d'années qui lui restent à vivre, les évolutions de sa politique, de ses lettres, de ses sciences, de ses arts ?

Et voilà que, m'élançant sur la piste de ces hypothèses, je me suis posé un tas de

questions auxquelles je me faisais des réponses bien étranges, par ma foi !

La politique d'abord.

Combien croyez-vous qu'elle ait engendré d'ici là de révolutions ? Combien de guerres civiles ? Combien de régimes acclamés, puis démolis ? Combien de problèmes soi-disant résolus la veille et remis en question le lendemain ?

Combien de sang versé et de querelles stériles ? Combien de blagueurs exploitant les dupes ? Combien de jobards se laissant affoler par de grands mots pris pour de grands remèdes ? Combien de tribuns s'engraissant aux dépens du peuple ? Combien de souverains morts en exil ?

O Pénélopie aux perpétuels recommencements ! O écureuil humain tournant dans la cage de l'utopie et prenant ta rotation sur place pour du progrès !

* * *

Après la politique, les lettres.

Quelles pourront bien être, dans cinq millions d'années seulement (je m'arrête à moitié chemin), les idées neuves dont on se servira pour la fabrication des drames et des romans ?

Nous sommes déjà au bout de notre rouleau, et depuis longtemps. Tout a été dit, tout a été fait. Tout a été redit, tout a été refait.

Et nous datons à peine, historiquement, de quelques millions d'années. Une misère!

Quand il en aura passé par là-dessus des centaines et des centaines de mille, je me demande où un infortuné vaudevilliste

pourra aller chercher un prétexte inédit pour marier Joséphine avec Albert.

Je me demande encore où les Ohnet et les Dumas trouveront matière à comédies qui ne soient pas rabâchage, où les Dennery prendront l'accessoire professionnel qui remplacera *la croix de ma mère.*

Et les livres, juste ciel ! Dans quelle bibliothèque pourrait-on les loger ?

La surface de la terre n'y suffirait pas, à supposer seulement que la production continue dans les proportions d'aujourd'hui.

Or, elle augmente, elle augmente effroyablement, et il n'y a aucune raison pour qu'elle ne continue pas à augmenter toujours.

*
* *

Auquel cas, on sera bien obligé de prendre des mesures coercitives et répressives.

De même qu'à présent les préfets sont tenus de publier tous les ans l'arrêté sur l'échenillage, vous verrez — ou plutôt ce sont d'autres qui le verront — que, dans un temps donné, on sera forcé de publier une ordonnance annuelle imposant la destruction de tous les livres inutiles.

Et dans cette catégorie seront compris les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la production intellectuelle.

Plus que cela même.

Ainsi, pour les arts, on fera des séances annuelles de crémation artistique où l'on vous détruira cinquante mille tableaux d'un coup.

Ouf! Quel soulagement ce sera!

... Mais elle m'emmènerait trop loin, la prédiction de l'excellent Thompson *esquire.*

Allez-y vous même. Lancez-vous à tra-

vers ces dix millions d'années qui sont l'avenir de notre vieille terre déjà si usée, de notre race déjà abâtardie.

Je vous assure que, pour les soirs où on est oisif au coin du feu, c'est plus récréatif que le domino, voire même que le bezigue chinois.

LE CHAPITRE DE LA POLICE

II

LE CHAPITRE DE LA POLICE

La séquestration est de tous les temps.

Jadis elle s'appelait Bastille. Elle se nomme aujourd'hui Maison de santé. Comme résultat, cela revient trop souvent au même.

Je ne dis point cela en songeant spécialement au cas de M. Raymond Seillière. C'est à un point de vue général que je me place, en dehors des personnalités.

A ce point de vue, il est bien certain que la liberté individuelle, n'en déplaise à la République, n'a pas trouvé aujourd'hui

plus qu'hier les garanties qu'elle est en droit d'exiger.

Le Sénat a discuté naguère une loi sur les aliénés. La Chambre s'en occupera, quand sa propre aliénation lui en laissera le loisir, entre deux accès. Mais cette législation, il faut bien le dire, ne sera guère plus rassurante que celles qui l'ont précédée.

Voyez la marche suivie pour M Seillière. C'est celle que prescrit le Code. Si vous la trouvez tranquillisante, vous n'êtes pas difficile.

Il suffit qu'un médecin, — pas même besoin de deux, — quel qu'il soit, certifie l'urgence, et, un quart d'heure après, vous pouvez vous trouver entre les quatre murs d'un cabanon. Il y a, à la vérité, le contrôle officiel qui vient à la suite. Mais ce contrôle officiel vous pénètre-t-il d'un bien

profond respect? Si oui, c'est que vous ignorez comment les choses se passent.

Le docteur unique a signé son petit bon. Si vous êtes riche, on vous mène dans une de ces villas lugubrement souriantes qui offrent les attraits de leurs parcs splendides à des promenades sans pensée.

Je ne sais pas si ces ombrages raffinés ne sont pas plus horribles encore, par le contraste, que la cellule simplement brutale de l'hôpital vulgaire.

Je me rappelle avoir eu la douleur de rendre visite à un ami dans un de ces châteaux du désespoir. Et dans ces grandes avenues soigneusement ratissées, où cheminaient comme des fantômes les pensionnaires hagards, devant ces parterres élégamment peignés, devant ces corbeilles richement fleuries que l'œil du fou regar-

dait sans voir, j'ai senti vraiment une impression plus poignante que devant la nudité des murs blanchis à la chaux et des préaux poudreux où l'hospice Sainte-Anne reçoit ses hôtes gratuits.

A un autre point de vue, et sans vouloir, Dieu m'en préserve, suspecter la sincérité de personne, la folie opulente court des risques auxquels ne saurait être exposée la folie pauvre.

Un enfermé qui paye mille ou quinze cents francs de pension par mois est un bon client, dont le médecin ne trouvera que malgré lui la guérison parfaitement complète.

L'hospice, au contraire, toujours encombré, n'a qu'un désir : c'est d'opérer des évacuations qui fassent de la place.

D'où il résulte que c'est surtout sur la

porte des maisons de santé, à l'installation somptueuse, qu'on risque de lire la devise : *Lasciate ogni speranza.* Un des rares avantages que le hasard accorde aux misérables.

***

Je reviens à mon point de départ.

Incontestablement l'internement des fous se pratique aujourd'hui trop à la légère. Un médecin, deux médecins, est-ce que cela suffit à votre conscience, ce témoignage ? Cela ne suffit pas à la mienne.

Si se tromper est humain, se tromper est plus encore médical.

Elles sont si subtiles, les nuances qui distinguent la folie authentique de la bizarrerie inoffensive ou de l'hallucination tolérable ! Elle est si ténue, la ligne qui trace cette frontière-là !

Je sais, parbleu, qu'on ne peut pas établir un baccalauréat ès-folie. Ce serait, d'ailleurs, la précaution inutile, si l'on en juge par la façon dont les autres baccalauréats se passent. Mais, évidemment, il faudrait accorder moins facilement à la Faculté le pouvoir de séquestrer le prochain. Il faudrait surtout créer des responsabilités sérieuses pour les erreurs commises.

Car c'est là le terrible. En vertu de son diplôme, un docteur a le droit de se tromper sans limite. Il vous enferme. On établit ensuite que vous étiez sain d'esprit. Le médecin en est quitte pour dire :

— J'ai cru sincèrement le contraire.

Ou bien :

— C'est qu'il est guéri ; mais il était malade à l'époque où je l'ai visité.

Je voudrais que cette toute-puissance dic-

tatoriale de la médecine fût restreinte et qu'elle encourût des pénalités sévères, dans le cas où on lui prouverait qu'elle a emprisonné le monde pour cause d'examens insuffisants.

***

Je ne parle pas, bien entendu, des flagrants délits. Il est clair que quand un homme a un accès de folie furieuse, il faut agir promptement, parce qu'on agit sûrement. Mais, la plupart du temps, la folie est insidieuse, au contraire. Elle déroute l'observateur par des apparences captieuses.

Ne serait-il pas possible, — ce serait, je pense, une réforme de la plus haute utilité, — ne serait-il pas possible de procéder par le provisoire au lieu d'aller tout de suite au définitif ? Ne pourrait-on créer, avant la

maison de santé où l'hôpital, des *maisons d'observation* dans lesquelles les personnes suspectées seraient étudiées avec soin pendant un mois, pendant deux mois?

Ces maisons d'observation recevraient, de par la loi, la visite obligatoire d'une commission médicale composée de sommités et dont — c'est le point le plus important — les décisions seraient périodiquement rendues publiques.

De cette façon, tout se passerait sous la sauvegarde d'une bonne foi indiscutable, au jour, avec la réflexion nécessaire.

Le système en vigueur ne ressemble guère à cet idéal. C'est pour cela qu'on ne doit pas se lasser de combattre le système en vigueur, qu'on doit insister sur ces vérités salutaires toutes les fois que l'occasion s'en présente.

LA CREVASSE DE L'OBÉLISQUE

III

LA CREVASSE DE L'OBÉLISQUE

Qu'est-ce à dire ?

Voilà vraiment un événement parisien qui m'a touché le cœur.

On a annoncé que la crevasse de l'obélisque, déjà signalée depuis longtemps, s'était accrue sous l'influence des caprices atmosphériques qui font si brusquement succéder, cet hiver, la pluie à la gelée et *vice-versa*.

Cette nouvelle m'a mis en deuil.

Ce pauvre obélisque! Ce vieil ami ! Se-

rait-il menacé de s'effondrer comme un simple ministère ?

Si ces monolithes eux-mêmes s'en mêlent, où trouver l'homogénéité ?

J'ai comme une idée vague que ce gros rébus en pointe commence à s'ennuyer des spectacles que nous lui donnons, et qu'il doit se faire de tristes réflexions sur les vicissitudes de la vie parisienne.

Et aussi sur notre ingratitude.

Néant de la gloire ! Pendant deux mois au moins, il ne fut question que de lui, quand l'ingénieur Lebas le hissa sur son socle.

On composa des chansons en son honneur. On lui dédia des calembours idiots.

Puis, plus rien que le dédain et l'indifférence.

Quelques provinciaux viennent même de

leur province pour gravir l'escalier qu'au dire d'un loustic, ils devaient trouver à l'intérieur.

Mais c'est tout.

Maigre consolation !

***

De temps en temps encore, il voit, au bout de la place de la Concorde, un individu mélancolique portant sur son dos une petite boîte carrée.

L'individu ouvre la petite boîte, se couvre la tête d'un voile noir, dirige vers lui une manière de canon en cuivre, puis s'en va.

C'est un photographe.

Les photographes eurent, comme l'obélisque, leur vogue.

Est-ce par sympathie que ces deux dé-

bris se consolent entre eux de leur oubli ?

Le fait est qu'il doit en avoir bien besoin, de consolation, le pauvre obélisque !

Lui qui a connu le Nil, en être réduit à regarder couler ce petit collecteur qu'on appelle la Seine !

***

A propos du Nil aux sources mystérieuses, l'obélisque doit se dire que si l'on recherchait aussi les sources de tout ce qui grouille autour de lui, on ferait d'étranges découvertes.

Allez donc chercher la source de la fortune de ces spéculateurs véreux qui passent devant lui, au trot de leur fringant équipage ?

Et la source de votre beauté, mesdames les maquillées !

Et la source de votre fortune politique, messieurs les honorables !

Ça, par exemple, c'est une des principales distractions de ce gros caillou.

Contempler les générations cocasses de législateurs que le suffrage universel envoie au Palais du quai d'Orsay !

Comme il doit la trouver drôle !

Comme il doit se gausser de nous, en constatant que l'idole de la veille est le honni du lendemain !

En a-t-il compté déjà, de ces favoris de la popularité, qui n'ont fait que passer et qui n'étaient déjà plus !

Et quelles drôles de comparaisons il a pu faire entre leur mine triomphante des jours prospères et leur mine déconfite des jours d'épreuve !

En a-t-il entendu acclamer, de ces noms !

Et combien de ministres ont défilé devant sa grille !

En allant, ils s'avançaient superbes et majestueux, suivis par les flatteurs, présent le plus funeste... Vous savez le distique.

En revenant, quel patatras !

Figure défaite, majorité *idem.*

Il avait suffi d'une séance pour cette démolition.

C'est instructif d'être obélisque place de la Concorde.

***

Une séance ! Souvent il ne faut pas davantage pour renverser un trône.

Encore une récréation que le brave monolithe a pu s'offrir deux fois depuis qu'il est sur son socle.

Une royauté et un empire ! Il y en a ainsi pour tous les goûts.

Une de ses distractions, ce sont les défilés militaires, les jours de revue au Champ-de-Mars.

Ran plan plan, taratata. Les tambours ronflent, les clairons sonnent.

Ils passent, les régiments.

Les hommes sont alertes, ils marchent avec entrain.

C'est beau, la carrière des armes. Et vive la gloire !

L'obélisque, par malheur, a devant lui un tableau qui doit le rendre un peu sceptique à ce propos.

A l'horizon, il découvre le dôme des Invalides. Les Invalides ! Le revers de la médaille. Car toutes les médailles ont leur revers.

***

Puis c'est la comédie de tous les jours, quand vient l'heure du persil.

Ça devrait le désennuyer, pourtant, le pauvre vieux.

A moins que ça ne l'écœure.

Ce n'est pas précisément régalant, ce tableau. Car elles sont terriblement frelatées, nos élégances.

Que de maquillées parmi ces dames ! Que de décrépits parmi ces messieurs !

L'obélisque y pourrait trouver quelque plaisir, s'il n'était blasé par les précédents.

Dans son pays, il avait déjà vu les momies. Là-bas, du moins, on ne mettait les gens dans cet état-là qu'après leur mort. Tandis qu'ici, on se momifie de son vivant.

Je ne pense pas qu'on puisse considérer la chose comme un progrès.

Enfin, l'été, les cafés-chantants d'alentour lui offrent des sérénades gratuites.

Au fait, ce doit être là le motif de son lézardement.

***

Il entend beugler des refrains si absurdes ! Il entend hurler des chanteurs si ineptes !

Un affreux supplice que nous lui infligeons là, à ce vétéran qui avait été habitué au grand silence des nuits pensives, au recueillement des vastes solitudes.

Au lieu de cela, être condamné à subir *Tant pis pour elle*, *Les Portraits de famille*, *Maman l'a dit*, et autres *scies* féroces !

J'avais tort, décidément, de m'étonner.

Il se crevasse ; il est dans son droit. Il faut même qu'il ait le granit diantrement dur pour avoir résisté aussi longtemps.

Espérons qu'on le sauvera pourtant. Comme il ne sera pas soigné par les médecins des hommes, il a plus de chances d'en réchapper.

A moins que quelque savant ne s'avise de vouloir démontrer que l'obélisque a, lui aussi, son microbe, qui le ravage intérieurement. Dame ! puisque la mode y est...

SOUVENIRS ET REGRETS

LA CUISINE SE MEURT

IV

LA CUISINE SE MEURT

Je vous demande pardon. Je vais avoir l'air d'un effroyable matérialiste. O lectrices, qu'en penserez-vous ?

Mais Molière a proclamé depuis longtemps que guenille a droit de nous être chère.

Et la première condition pour que la guenille dure, c'est de ne pas nous laisser empoisonner par les gargoteries infâmes qui se pratiquent de nos jours.

Car la cuisine se meurt, comme l'atteste le titre de cet article.

Pour essayer de la sauver, sans doute,

s'est fondée l'Association qui, plusieurs fois déjà, a convié Paris à son Exposition culinaire.

Noble but, intention généreuse. On ne saurait trop encourager ce suprême effort. Car il est temps vraiment de venir au secours de nos estomacs.

***

Ce que nous mangeons n'a de nom dans aucune langue honnête.

Et je ne parle pas seulement de la nourriture débitée dans les maisons d'empiffrage à prix fixe. Je ne parle pas seulement des établissements borgnes où le bouillon est aveugle.

C'est à peu près partout la même décadence.

Elle paraît surtout mortellement frappée, cette brave, cette loyale cuisinière bourgeoise, qui savait si bien joindre l'utile à l'agréable.

Voilà le danger !

On a l'apparence, on n'a plus la réalité.

Sur les tables figure toujours le nombre voulu de mets. On les affuble même de noms sonores et variés à remplir un dictionnaire.

Mais ce ne sont là que des trompe-l'œil et des trompe-bouche.

Goûtez.

Partout vous retrouverez les mêmes sauces insipides, banales, — disons le mot, canailles.

C'est une espèce de décoction roussâtre. gluante, enfarinée, qu'on affuble de sobriquets prétentieux.

Il s'est perdu, l'art des plats mijotés, caressés.

O cordon bleu du passé, qu'es-tu devenu ?

***

Tu es devenu la cuisinière-omnibus du présent.

Elles sont toutes les mêmes. Elles arrivent toutes au même but par le même chemin.

A peine au sortir de l'enfance (musique de Méhul), elles entrent dans un *cercle*, comme laveuses de vaisselle.

Oh ! la cuisine de cercle ! Quels ravages elle a exercés !

Là, ces néophytes regardent faire le chef ou le sous-chef. C'est la première étape.

Elles prennent ensuite des leçons directes. Mais quelles leçons !

Brillat-Savarin a déclaré qu'il était impossible de faire un dîner délicat pour plus de douze personnes. Il s'y connaissait, cet homme de gueule.

Au delà, en effet, c'est de l'alimentation collective à laquelle l'art reste étranger.

Or, aux apprenties cuisinières on n'enseigne que cette formule dégénérée.

Et alors elle vous viennent apporter dans les intérieurs bourgeois leurs roux dilués, leurs sauces blanches encollées, leurs entremets fadasses, leurs menus à tout faire.

Et alors, où que vous alliez, vous retrouvez — ô supplice ! — l'invariable turbot escorté de l'invariable sauce qui se dit hollandaise, l'immuable filet nageant dans quelque chose de noirâtre qui déshonore la réputa-

tion du vin de Madère en lui attribuant de honteuses complicités.

Vous savez la suite...

***

C'est un défilé réglementaire et écœurant.

Ah ! jadis, que c'était différent ! Souvenons-nous-en.

Dans les plus simples familles, on avait de ces recettes probes qui nous donnaient à la fois plaisir et santé.

Comme on s'en léchait les doigts ! Et avec quelle fierté la vieille servante vous posait ce plat-là sur la table, avec un air qui signifiait :

— Vous allez m'en dire des nouvelles, mes enfants !

Si l'Association culinaire qui nous honore de ses Expositions annuelles veut poursuivre un but vraiment patriotique et bienfaisant, c'est surtout à la résurrection de la cuisine bourgeoise qu'il faut qu'elle se voue.

Hors de là, pas de salut.

Vous aurez beau empanacher les chauds-froids orgueilleux, vous aurez beau étaler les pièces de parade devant lesquelles le badaud s'ébahira, tout cela restera stérile, si vous ne restaurez pas les antiques traditions.

On ne sait plus manger, ô goinfres !

Pourquoi ?

Parce qu'on ne trouve plus rien qui vaille l'honneur d'une dégustation recueillie.

Nous, les gourmets de l'Europe, nous de-

venons un peuple qui se bourre de tripes. Pouah !

Les succès que la nouvelle Association culinaire obtient, les sympathies que lui témoigne le public doivent l'encourager à entreprendre résolûment cette restauration... restaurante.

Qu'elle sauve l'honneur de nos fourneaux, qu'elle arrête l'invasion des barbares, qu'elle empêche le goût national de se noyer dans la sauce rousse.

Ce faisant, elle aura bien mérité de la France.

A LA CHIENLIT !

V

A LA CHIENLIT !

Et dire que tout cela se passe dans ce Paris qui se vantait d'avoir aboli le carnaval !

Aboli, allons donc ! Généralisé, à la bonne heure.

Il serait temps, je crois, de prévenir mes contemporains qu'ils sont en train de se couvrir d'une couche épaisse de ridicule, et que le *mascaradisme* à la mode va nous faire passer pour un peuple de saltimbanques aux yeux de l'Europe entière.

Car, sans qu'on ait l'air de s'en aperce-

voir, ce mascaradisme, comme une marée montante, gagne chaque jour du terrain.

Chaque jour, c'est une nouvelle invention plus saugrenue que la précédente. Chaque jour ajoute une absurdité au répertoire de Paris-chienlit.

Il y a le département de l'intérieur : il y a le département de l'extérieur. Les deux se valent et semblent rivaliser d'extravagance.

Pour peu que cela continue, nous aurons l'air d'une population de fous échappés de leurs cabanons et s'affublant de tous les oripeaux qui leur tombent sous la main.

Cela a commencé par les tortues rouges d'Old-England.

On avait bien prédit que ce mauvais exemple-là serait imité. Ils sont toujours imités, les mauvais exemples.

Ensuite sont venues les voitures-réclame, bientôt suivies par les voitures à travestissement.

On en est là.

A tous les coins de rue, on voit déboucher quelque véhicule orné d'amazones interlopes, de nègres burlesques, de postillons baroques, de jockeys carnavalesques.

Et les badauds de regarder, bouche béante.

On les traite comme ils le méritent, les badauds.

***

Tas de farceurs qui avaient eu l'air de faire fi du bœuf gras ! Je me rappelle encore dans quelle circonstance, que tout le monde paraît avoir oubliée, hélas !

C'était au lendemain de la terrible guerre,

à la suite du siége sinistre. A l'envi chacun répétait :

— Célébrer désormais le carnaval à Paris, ce serait scandaleux. Le rire après tant de pleurs aurait l'air d'une profanation. Soyons désormais une nation grave, austère. Recueillons-nous...

Eh bien ! il est joli, le recueillement.

Contemplez nos rues et nos places sillonnées par ces paillasseries de tout genre. Est-ce assez sérieux ! Est-ce assez austère !

Et il n'y a pas que le dehors qui carnavalise.

Voyez toutes ces enseignes : *Brasserie des Diables*, *Brasserie des Nourrices*, *Brasserie des Infirmiers*, *Brasserie des Bayadères*, *Brasserie des Guenons*...

Partout, là-dedans, suite du mardi gras perpétuel.

On affuble un tas de pauvres hères ou d'infortunées damoiselles, avec mission de remplir les rôles ci-dessus.

Quelle douce existence ces fonctionnaires des deux sexes doivent passer dans des peaux de singe, avec des cornes sur la tête ou des seringues à la main !

Ils me font, elles me font songer à ce roi de féerie qui ne cessait de répéter, sur un ton de *De Profundis* :

— Soyons gais ! Soyons très gais !

Et il fondait en larmes dans son mouchoir à carreaux.

Elle fut renommée pourtant, la gaîté française. Renommée à ce point qu'on fit des clichés là-dessus.

Si c'est là l'échantillon que nous croyons en devoir maintenant offrir aux visiteurs, grand bien nous fasse !

***

Voyons, pas de bêtises ! Nous tenons à célébrer l'anniversaire de 1789 par un centenaire patriotique. A cette occasion, nous voudrions voir toutes les puissances prendre part à une Exposition universelle.

Est-ce que, par hasard, nous aurions l'intention d'exhiber en même temps les nourrices, les infirmiers, les bayadères et les guenons des entreprises susdites ?

Est-ce que, par hasard, nous nous proposerions de leur montrer nos voies publiques encombrées des cortèges sus-décrits ?

Rappelons-nous nous-mêmes au sens commun, — ne fût-ce que pour ne pas dégoûter les autres de la liberté.

Jouissez de notre reste pendant quelques

mois encore, ô vous qui vous délectez de ces cascades piteuses !

Puis, lessive générale, s'il vous plait.

Quelque spirituels que puissent être ces divertissements exquis, il vient tout de même un moment où l'on se blase sur le plaisir de se voir servir un bock dans un clyso, ou apporter une absinthe par un garçon orné d'un groin de carton.

Ce moment doit approcher, s'il n'est venu déjà.

Il faut, dans tous les cas, qu'il vienne avant l'Exposition.

Il faut que ces aimables saturnales soient balayées pour cette date.

Autrement, le fameux centenaire n'aurait d'autre résultat que de faire tomber sur nous, en toutes les langues, ce cri de dégoût : *A la chienlit* !

LE THÉATRE DE LA JUSTICE

VI

LE THEATRE DE LA JUSTICE

Je suis avec intérêt les procès célèbres. Et j'avoue que je n'ai jamais rapporté de cette assiduité une vénération bien profonde pour le sanctuaire de la justice.

Dans le plus modeste des théâtres, une première est plus intelligemment et plus convenablement réglée que ne le sont les séances à sensation du Palais.

Non, ma parole, à feu Bobino même, c'était mieux ordonné et plus correct.

D'abord, jamais un directeur n'y aurait donné plus de billets qu'il n'y a de places

dans la salle. Et c'est par là qu'on commence toujours au Théâtre Thémis.

Si vous aviez vu, le jour où s'ouvrirent les débats de certain procès, l'effarement aux abords de la Cour d'assises ! C'était burlesque.

L'infortuné commandant Lunel gesticulait éperdu, allait, venait, revenait, bousculant, bousculé.

Il gourmandait les hommes ; il ne savait que répondre aux dames brandissant sous son nez leur carte dite de faveur, qui était devenue une simple carte de mystification.

Les avocats galants cherchaient, avec des rhétoriques stériles, à attendrir les *cipaux*, inflexibles sur la consigne, crongneugneu ! pour tâcher de faire pénétrer dans l'enceinte quelque cotillonneuse de la veille, à laquelle ils avaient promis, en-

tre deux figures, de lui faire voir la demoiselle qui prétendait avoir été maîtresse d'un abbé.

Les évincés pestaient, envoyant sans respect à tous les diables les laissez-passer du président Cartier, métamorphosés en laissez-morfondre.

Je vis le moment, sur ma parole, où l'assaut allait être donné à la petite porte des témoins, malgré les télégraphies imposantes du commandant, qui trépignait sur place...

***

Est-ce un spectacle digne, que celui de cette cohue malcontente et malmenée ?

Est-ce un spectacle digne, que ce défilé de curiosités plus ou moins saines qui se ruent, affamées de scandale ?

Est-il surtout sensé de semer à pleines mains de prétendues bonnes grâces qui se changent en simples attrapes ?

Est-ce qu'on ne pourrait pas, s'il vous plaît, mettre un peu de réglementation là-dedans, ne fût-ce que pour empêcher les galeries majestueuses bâties par M. Duc de ressembler à un champ de foire ?

On sait, n'est-ce pas, le nombre exact de places disponibles dans la salle de la Cour d'assises ? Il nous semble qu'une autorité supérieure, celle du premier président, par exemple, devrait dire à chaque délégué aux présidences intérimaires :

— Voici tant de billets. Il n'en sera pas délivré un de plus. C'est absolu.

Et l'on tiendrait strictement la main à ce que l'ordre fût respecté.

***

Parbleu! Je sais bien... Pour être président, on n'en est pas moins homme.

Et homme du monde, souvent répandu.

Alors, comment résister aux sollicitations qui sont appuyées d'un regard de velours?

— Mon cher président par ci... Mon cher président par là...

Le titre est déjà flatteur pour l'oreille de celui qui ne le porte que par intervalles. L'épithète *cher* achève la fascination.

Et, pour satisfaire tout le monde, on arrive à ce beau résultat que tout le monde est mécontent.

Ceux mêmes qui ont pu pénétrer dedans.

parce qu'ils étouffent et sont plus ou moins écrasés.

Ceux et celles qui restent dehors, parce qu'ils se considèrent comme bernés.

Et de fait, croit-on qu'il soit doux de se lever à sept heures, de déjeuner par cœur, de braver la bise matinale et d'accourir pour se casser le nez devant une porte barrée par un garde de Paris qui roule à la fois les yeux et les *r* ?

De plus, ces entassements donnent au séjour de la Loi l'aspect d'une halle houleuse.

Rien ne prédispose à l'irrévérence comme l'empilement ; alors, sous le moindre prétexte, ce sont des éclats de rire et des éclats de voix ; on grimpe sur les banquettes, comme s'il s'agissait de voir passer le cortège du bœuf gras...

Vilain ! Vilain ! Vilain !

Et ce devrait être majestueux !

Quelle différence !...

***

Puisque j'en suis sur le compte des Cours d'assises, me sera-t-il permis de demander jusqu'à quand — *quousque tandem* — les présidents, quels qu'ils soient, se croiront tenus d'appuyer de tout leur poids sur les moyens de l'accusation, en glissant de toute leur légèreté sur les moyens de la défense ?

Tel n'est pourtant pas le rôle que l'équité leur impose, ni la Loi.

Ils sont la colonne sur laquelle repose la fameuse balance allégorique de la Justice,

Cette colonne ne doit pencher ni d'un côté ni de l'autre.

Et elle penche toujours. Elle penche terriblement.

On a aboli le résumé que chaque président prononçait à la fin des débats, parce que la partialité y était par trop choquante et qu'au lieu d'un réquisitoire on en avait deux.

Mais cette suppression ne suffit pas, puisque l'on se rattrape sur les interrogatoires.

L'interrogatoire est même bien autrement dangereux pour un accusé, parce qu'il peut être plein de chausse-trapes et d'embûches.

Le résumé avait toujours une vertu plus ou moins dormitive qui en atténuait les effets. L'interrogatoire, au contraire, est

écouté avec une attention haletante. C'est le commencement des débats. On n'est ni blasé ni las. Les jurés n'ont pas encore de somnolences.

Donc, chaque mot peut porter coup.

Donc aussi on devrait imposer à l'interrogatoire une neutralité absolue, irréprochable.

En est-il jamais ainsi ?

*
* *

Toutes et quantes fois que j'ai eu l'heur d'assister — avec des cartes qui n'étaient pas distribuées pour le plaisir de vous laisser à la porte — aux solennités judiciaires, j'ai vu, de mes yeux vu, entendu, de mes oreilles entendu, des présidents qui mon-

traient une hostilité flagrante aux prévenus.

A toutes leurs réparties défensives, ils opposaient de petits sourires narquois, ou des mots acerbes, ou des hochements dédaigneux.

Quand, au contraire, une déposition avait l'air de dire : *Tue!* ils ajoutaient : *Assomme!* en toute hâte.

Que voulez-vous ? C'est un pli pris. Un bien mauvais pli.

Et c'est pourquoi il sera plus difficile à effacer.

Il faudra pourtant bien qu'on y arrive, de même qu'à exiger des présidents qu'ils renoncent à être spirituels. Oh ! momentanément, — quand ils siégent. Ils prendront plus tard leur revanche — s'ils peuvent.

Mais aux assises surtout, ces tentatives de facétie sont lugubres.

Je me souviens d'avoir vu juger comme cela une affaire capitale.

Tout le temps, lorsque le président faisait le badin, il me semblait le voir jouer aux boules avec des têtes coupées !

FEU LES CHAMPS-ÉLYSÉES

VII

FEU LES CHAMPS-ÉLYSÉES

Pendant longtemps, la devise fut, de l'autre côté des Alpes : *L'Italie aux Italiens.*

Faudra-il donc que nous exercions des revendications insurrectionnelles au nom de ce principe : *Paris aux Parisiens* ?

Ce n'est pas même en faveur des Parisiens que je réclame exclusivement. C'est au nom de ceux qui vivent dans notre capitale hospitalière ou qui la traversent.

Nous avions une promenade appelée les

Champs-Élysées. Je dis : « Nous avions, » vu que bientôt il n'en restera plus rien, du train dont vont les choses. C'est un travail lent, mais sûr, d'invasion et d'expropriation.

On commença, il y a bien longtemps de cela, par bâtir quelques cafés, un cirque et un panorama. A la rigueur, c'était admissible.

Second empiètement : on se mit à édifier cette ignoble baraque qu'on appelle le Palais de l'Industrie. L'affreuse bâtisse ! En manière d'ampoule. On croit toujours qu'elle va crever ; le malheur, c'est qu'elle ne crèvera jamais.

Du coup, un bon quart des Champs-Élysées se trouvait encombré par ces platras et ces vitrages.

Si, du moins, on s'en était tenu là !



Mais, depuis lors, sous n'importe quel prétexte, tous les ans on signale une nouvelle usurpation dans le domaine du public.

Les cafés-concerts se sont démesurément agrandis et embastionnés de verdure. Les restaurants étendent chaque jour plus loin leurs gueuletonnages, qui barrent le chemin aux promeneurs.

Le Jardin de Paris prend un coin. Un second panorama (pourquoi faire, ô mon Dieu ?) en a pris un autre.

Les châlets de nécessité sont venus à la rescousse. Puis les bureaux d'omnibus, les buvettes, les baraques. Est-ce que je sais !

L'autorité incohérente estima que ce n'é-

tait pas encore assez. Elle apporta des détritus malpropres d'un vieux pavillon en ferraille.

Ces détritus prirent la place d'un charmant jardinet, solitaire et pittoresque, qui se trouvait là près du quai, ayant échappé comme par miracle.

Et depuis lors, ce pavillon sinistre est devenu le centre d'un tas de petites expositions spécialistes qui se succèdent avec une désolante régularité.

Le Cours-la-Reine est aboli.

Vous n'imaginez pas quelles drôles d'exhibitions s'installent là-bas, avec la permission de la Préfecture.

Est-ce que cela ne finira pas, ces mystifications ? Un de ces jours, il ne restera plus, des Champs-Élysées, qu'une sorte de corridor dans lequel on ne pourra pas marcher deux de front.

Protestons, vociférons, faisons des pieds et des mains. Il s'agit de sauver les restes de notre promenade populaire.

*
* *

Quant à ce qui se passe à l'intérieur du Palais de l'Industrie déjà nommé, c'est encore un sujet d'ébahissement.

Chaque année, l'expositionomanie trouve moyen d'y faire reparaître, sous des noms divers, les mêmes vitrines, les mêmes vendeuses, les mêmes produits.

Nous sommes si gogos qu'on gagne, à ce que je me suis laissé compter, des centaines de mille francs à ces rabâchages.

Une année, c'est l'*Exposition des Travailleurs*. L'année suivante, l'*Exposition des Laborieux*. Ensuite, l'*Exposition des*

Arts industriels, des *Arts pratiques*, des *Arts modernistes*, des *Arts universels*.

On trouve toujours de nouvelles épithètes. Malheureusement il n'y a jamais que cela de nouveau.

Et personne ne s'étonne de ces récidivismes mystificateurs. Et l'on apporte ses pièces de vingt sous avec une sérénité que rien ne décourage:

Paris est décidément la terre bénie de la rengaine.

CROIX A VENDRE

VIII

CROIX A VENDRE

Quelle inépuisable mine de réflexions philosophiques ! Quel sujet de méditations que la toquade des grandeurs, dont quelques-uns meurent et dont tant de gens vivent !

Le chapitre du ruban est peut-être le plus prodigieux et le plus fécond de tous.

Ce qui m'a toujours induit en stupéfaction, c'est de penser que les gens se puissent parer avec fierté de décorations ultra-fantaisistes, dont le port devrait être un cruel supplice.

Car enfin. si le ridicule ne tue pas autant que l'a prétendu le proverbe, du moins il ne laisse pas que de taquiner. D'où vient donc qu'on coure après lui ?

Quelle est la situation d'un homme qui se paie, moyennant finance, une décoration à laquelle il n'a aucun droit ? Cette décoration sera vue par deux sortes de gens : les gens qui ne le connaissent pas, et les gens qui le connaissent.

Les gens qui ne le connaissent pas, en quoi peut-il tenir à leur opinion ? A moins qu'il ne soit un chevalier d'industrie pratiquant l'escroquerie sur une échelle plus ou moins vaste. Quel charme peut-il trouver à faire dire aux passants : — Tiens ! voilà un monsieur qui est décoré de l'ordre du Béloutchistan ?

D'ailleurs, les passants ne disent même

pas cela. Ils passent, comme c'est leur profession. sans s'inquiéter autrement des passementeries avec ou sans liséré qui mettent le nez aux boutonnières.

Reste donc la catégorie des gens qui vous connaissent.

***

Avec ceux-là, c'est autre chose. Non seulement les décorations illicites sont sans profit, mais elles sont déconsidérantes.

Comment les choses se passent-elles ?

Un monsieur, qu'on avait vu la veille avec une redingote exempte de tout accessoire vert, bleu ou rouge, arrive le lendemain orné d'une tache sur la poitrine.

S'il ne fait pas lui-même l'historique de

sa tache, personne ne le questionnera. Première humiliation.

Car si l'on supposait que ladite tache est une récompense bien gagnée, chacun se hâterait d'interroger.

Ne pas le faire signifie clairement qu'on a pensé :

— Voilà une croix de pacotille que cet imbécile-là s'est procurée au comptant.

Mais, dès que le monsieur a le dos tourné, c'est bien autre chose. Vous entendez d'ici les éclats de rire.

— Avez-vous vu ce Ballembois qui a une décoration ?

— Parbleu ! si je l'ai vu... C'est tordant !

— Vous avez remarqué qu'il n'a pas osé en ouvrir la bouche ?

— Je crois bien. Moi qui attendais ses explications pour m'ébattre plus joyeusement encore !

— Faut-il être serin tout de même pour dépenser son argent si mal à propos! Car vous pensez bien qu'il l'a payé, son chiffon.

— Si je le pense! Ces machines-là, ça se brocante chez des revendeurs qui ne donnent pas leurs coquilles.

— Je parierais qu'il en a pour ses cinq ou six mille.

— Pour plus. Les chevaliers d'industrie à qui l'on a affaire dans ces cas-là sont des happe-chair.

— Si ça ne fait pas suer! Et il a eu soin de choisir une machinette qui rappelle la Légion d'honneur.

— Comme de juste. Ils font tous cette blague-là.

— S'il croît qu'on est dupe de la ressemblance...

— Je le savais bien intrigant, mais je n'aurais pas cru que ce fût à ce point-là.

— Moi, je trouvais qu'il n'était pas fort; mais je ne l'aurais pas supposé capable d'une pareille bêtise...

***

Là-dessus, hilarité générale, interrompue par l'arrivée d'un nouveau venu qu'on accueille par ces mots :

— Vous ne savez pas la nouvelle ?

— Non.

— Elle est trop drôle.

— Dites donc.

— Vous connaissez bien Ballembois ?

— Oui. Qu'est-ce qu'il lui est arrivé?

— Il lui est arrivé... Non, devinez.

— Sa femme l'a trompé ?

— Si vous croyez que c'est ça que je vous donnerais comme une nouvelle !

— Le fait est que celle-là est tombée dans le domaine public. Quoi donc alors ?

— Il vaut mieux vous le dire, car vous ne devineriez jamais. Ballembois a une décoration.

— Ah ! Elle est forte. Où diable l'a-t-il volée ?

— C'est ce que nous nous demandions au moment où vous êtes arrivé.

— Non, vrai, il y a des gens qui reculent les bornes de l'impudence et de la stupidité. Ballembois est du nombre...

Et voilà quelles douces appréciations on provoque. Voilà quel charmant effet on produit.

Et la même scène se renouvelle vingt, trente fois, chez tous les amis et connaissances. Et pendant des mois, chaque fois que votre nom, à vous, Ballembois, est prononcé, reprise de gaîté universelle.

Et chaque fois que vous paraissez quelque part, on se pousse le coude en chuchotant :

— Le voilà, ce Jocrisse, avec son ordre du Béloutchistan !

Croyez-vous, en conscience, que cela vaille six mille francs, cette volupté-là ?

Comment diable peut-il continuer à prospérer, ce petit commerce d'une marchandise si avariée ?

Il continue pourtant. Quand ce n'est pas le Béloutchistan qui fonctionne, c'est une république quelconque, à la façon de Counani, mon ami.

Ce pauvre Orélie de Tonneins avait aussi créé un ordre avec plaques, grand-cordon et tout le bataclan.

Que voulez-vous ? La niaiserie humaine reste incorrigible avec sa manie de distinctions honorifiques, même quand celles-ci sont déshonorifiques en réalité.



Et tenez, j'étais allé à la fête du lion de Belfort : car, quoique boulevardier, rien de ce qui intéresse mon vieux Paris ne m'est étranger.

Dans une baraque, s'exhibait une femme colosse : *la Reine de l'Embonpoint*, disait l'affiche.

Un aboyeur était à la porte, grimpé sur une échelle et secouant la chemise de l'intéressante personne.

En même temps, il montrait dans un cadre quatre vieilles médailles prises je ne sais où.

Et d'une voix pénétrée :

— Vous le voyez, mesdames et messieurs, les académies les plus diverses ont rendu

hommage à notre mérite. Voilà leurs médailles d'or. Et vous pensez bien qu'on ne décernerait pas de médailles d'or à une personne qui n'engraisserait pas honorablement.

La foule, fascinée par cet argument *ad feminam*, se précipita dans la baraque.

A la bonne heure! Je comprends les hochets qui rapportent. Mais les hochets qui coûtent... Ah ! non.

Quand Ballembois accroche à son paletot sa soierie suspecte, ça n'attire pas le monde ; au contraire, ça le repousse. Il met ainsi en défiance tous ceux qui peuvent avoir affaire à lui.

Quel profit a-t-il à cette combinaison saugrenue ?

Mais je suis saugrenu moi-même en essayant de scruter le cœur des Ballembois.

Ils sont ainsi parce qu'il a plu à la nature qu'il ne fussent pas autrement.

C'est pourquoi éternellement il y aura des ordres plus étranges encore qu'étrangers, et des amateurs non moins étrangers qu'étranges pour acheter lesdits ordres sur ce marché permanent qui s'appelle la Foire aux Vanités.

SA STUPIDITÉ LA MODE

IX

SA STUPIDITÉ LA MODE

Nous n'avons plus d'Aristote, ce qui n'empêche pas le chapitre des chapeaux de rester une actualité palpitante. Tellement palpitante, qu'on bataille autour de cette question comme s'il s'agissait d'une crise ministérielle.

Je ne crois pas qu'il puisse y avoir deux opinions sur le compte des coiffures hideuses, absurdes, — disons tout d'un mot, *Eiffelesques*.—dont les femmes croient devoir se surmonter depuis un certain temps. Ce n'est pas comme le chapeau de l'Auvergnat.

Ça tient de la place, et c'est abominable par surcroît.

Forcera-t-on les femmes à se décoiffer au théâtre? Le sens commun le voudrait. Surtout aujourd'hui que le sexe faible revendique toujours l'égalité devant les lois. Or, quelles clameurs pousserait-il, le sexe faible, si nous nous avisions de garder, une fois le rideau levé, nos chapeaux sur la tête dans les salles de spectacle! Nos « haut de forme » pourtant sont infiniment moins gênants que les pains de sucre de nos élégantes.

Et puisque l'occasion s'en présente, passant du particulier au général, je vous demanderai la permission, mesdames, de vous dire franchement et résolument un tas de choses que j'ai depuis longtemps sur le cœur.

N'y voyez qu'une preuve du très vif intérêt que je vous porte. Qui aime bien critique bien, et je suis prêt à vous prouver, mesdames, à quel point je vous aime.

*
* *

Ce chapitre des chapeaux n'est qu'un détail dans un déplorable ensemble.

Je vous le dis tout net : les modes actuelles attestent une décadence navrante dans le goût national. Et si vous n'y prenez garde, la France aura bientôt perdu une des dernières suprématies qui lui restaient.

Que dis-je ? Elle est presque perdue déjà. Vous qui imposiez vos élégances fantaisistes à toute l'Europe, vous voilà à la remorque des Anglaises. Des Anglaises qui, si le

laid n'existait pas. l'auraient certainement inventé.

Car il n'y a pas à vous le dissimuler, vous pastichez maintenant les ladies aux grands pieds et les misses aux grandes dents. Vous que toute la *gentry* d'outre-Manche copiait servilement, vous vous faites copistes à votre tour, et copistes de quoi, mon Dieu !

De ces accoutrements disgracieux qui font qu'à Londres on se demande souvent si c'est une femme ou un homme qu'on a devant soi.

Vous vous masculinisez à l'instar des hermaphrodites britanniques, qui s'en vont par les rues, jouant des coudes et secouant leur parapluie fermé, comme un bâtonniste qui prépare un moulinet.

A Londres vous avez pris ces cols-carcans, faits tout entiers d'étoffe, qui vous

serrent le cou en vous immobilisant la tête, sans qu'un bout de linge ou de dentelle vienne égayer le voisinage de la figure et servir d'heureuse transition.

Ces colliers-là sont bons pour les chiens, mesdames.

***

Voyons ! ayez le courage et la franchise de vous planter devant une glace, d'oublier que vous avez obéi à un mot d'ordre. Et maintenant, regardez-vous.

N'accumulez-vous pas, avec un cruel raffinement, tous les modes de déformation possibles dans votre mise actuelle ?

Je vous parlais tout à l'heure de ces sinistres cols qui font penser au supplice de

la cangue. Tournez-vous maintenant et contemplez-vous par derrière. Des Parisiennes faisant concurrence aux Hottentotes !

Cela n'a plus rien d'humain, encore moins de féminin, cette tournure grotesque qui vous prolonge de telle façon que votre appendice tourne le coin d'une rue deux minutes après vous. Cet excédant de bagage vous donne la démarche de l'autruche, peu réputée pour sa grâce, même dans les livres des plus indulgents naturalistes.

Impossible, avec ces adjonctions-là, de mettre en pratique le *Cherchez la femme.* On ne la trouve plus.

On a affaire à un paquet de je ne sais quoi qui déconcerte l'observateur et qui désole l'artiste.

Si ce n'était qu'affreux encore ! Mais c'est ridicule ! On a une terrible envie de vous

éclater de rire, je ne dirai pas au nez, mais du côté opposé.

Ah ! mesdames, mesdames...

***

Je n'ai pas fini.

Il faut que je vous dise encore pourquoi vous êtes en train de perdre le goût. C'est que vous avez pris la déplorable habitude de l'uniformité dans l'absurde.

La plupart d'entre vous s'en vont maintenant chercher, aux magasins de nouveautés, les défroques-omnibus que ces *Belle-Jardinière* pour dames confectionnent à la centaine.

Alors on rencontre à chaque coin de rue le même manteau, le même mantelet, la même jupe, tirés à des milliers d'exemplai-



res, bâclés sur un banal patron, comme les tuniques et les capotes qu'on fait endosser aux Dumanet quand ils arrivent à la caserne.

Ces redites perpétuelles agacent notre regard abominablement. C'est toujours la même femme qui passe.

Autrefois, vous vous donniez la peine de trouver. Autrefois, chacune de vous savait adapter sa toilette à son type, à sa forme, à ses allures. Vous avez perdu ce souci délicat. Vous n'êtes plus que les épreuves d'une seule et même photographie.

Les grosses, les minces, les longues, les courtes s'habillent de la même façon. Il n'y a que la différence du format. Quelle hérésie !

Buffon a dit : « Le style, c'est l'homme même. »

La toilette, ce doit être la femme même.

Il faut que, dans sa mise, on pressente son caractère.

Comment pourrait-il en être ainsi avec les uniformes que vous allez prendre dans les casernes de la nouveauté ?

***

Cela devient horripilant, à la fin, cette singerie universelle.

Si l'une de vous se met du jais, voilà que le jais inonde vos cinq cent mille corsages.

Si l'une de vous arbore une aile d'oiseau à son chapeau, cinq cent mille ailes d'oiseaux se dressent vers le ciel.

Ah ! quand donc l'abolira-t-on, la mode ? Ce serait l'idéal.

Plus de mot d'ordre. Plus de sottises obligatoires — et pas du tout gratuites.

L'initiative personnelle reprenant ses droits et permettant à la femme de goût d'affirmer ce qu'elle veut, au lieu d'être confondue dans le troupeau des brebis de Panurge.

Et surtout quelle joie si vos toilettes pouvaient reconquérir leur nationalité, au lieu d'être cosmopolites à tort et à travers !

Il ne s'agit pas de chauvinisme, mais c'était une de nos gloires les plus inattaquables que celle-là.

Toujours la femme française avait excité l'envie et imposé l'admiration.

La plus petite ouvrière portant l'estampille de Paris faisait prime sur les marchés européens.

C'est fini.

J'ai même vu — horreur ! — sur la devanture d'une boutique, ces mots : *Couturière anglaise.*

Quelle humiliation !

Elles viennent chez nous se vanter de nous apporter la décadence et la disgrâce.

C'est un nouveau Waterloo.

Déjà les hommes avaient commencé, je ne le sais que trop, à donner le fatal exemple de l'anglomanie.

Mais les hommes, ça a le droit d'être vilain, d'être saugrenu, d'être déformé. Tandis que vous, mesdames, vous avez le devoir d'être plaisantes, charmeresses, distinguées.

Croyez-moi, vous êtes en train de courir après un tas de pouvoirs chimériques, et vous abdiquez votre vraie, votre seule puissance.

C'est un marché de dupes.

A BAS LES CHIENS !

X

A BAS LES CHIENS !

On a exposé les chiens pour la je ne sais quantième fois.

C'est un brave animal.

Alphonse Karr a proclamé que le chien est ce qu'il y a de meilleur dans l'homme.

Il est vrai que le même Alphonse Karr a déclaré que le chien est un billet pris à la loterie de la rage.

Ce qui fait qu'entre ce panégyrique et cette menace les cœurs ont le droit de balancer. Je trouve même que le balancement est parfaitement absurde.

S'il existait une autre maladie propagée par une autre race et éminemment mortelle comme l'hydrophobie, je suis convaincu qu'on n'hésiterait pas à édicter des lois et décrets ordonnant l'immédiate destruction de la race susdite.

On tue tous les ans, sur ordonnance, ces pauvres chenilles, qui sont infiniment moins coupables.

Et ces pauvres hannetons aussi.

Il est vrai que chenilles et hannetons sont d'une dimension qui attendrit moins.

Il y aurait même, à ce propos, un chapitre de haute philosophie à rédiger. Il aurait pour titre : *De l'influence des proportions sur la sensibilité.*

C'est pourtant toujours un être qu'on détruit. Enfin !...

Prenons, si vous voulez, que les lapins ou

les hérissons eussent la propriété d'engendrer par contact, chez l'homme, une affection capable d'amener la mort.

Ne croyez-vous pas que, depuis de bien longues années, il n'existerait plus un hérisson ou plus un lapin ?

On aurait tout exterminé avec joie.

Pour le chien, il existe un privilège d'attendrissement dont rien ne viendra à bout.



Notez que je n'ai contre cet animal aucune vendetta particulière à exercer.

Je me suis même, tout comme les autres, laissé aller à posséder un chien et à faire, bien entendu, toutes ses volontés.

Car je me trompais : on ne possède pas un chien, on est possédé par lui.

Ceux qui ont connu notre regretté Cham en savent quelque chose. Jamais ilote ne fut plus asservi que Cham ne l'était par Bijou.

— Mon maître ! disait Cham en me présentant cet estimable roquet.

Et il n'y avait aucune exagération dans la formule.

Sans aller dans l'esclavage aussi loin que l'étonnant fantaisiste, tous ceux qui ont été en pouvoir de caniche savent à quel point ils avaient abdiqué leur libre-arbitre.

C'est peut-être pour cela, au fait, que le chien est adoré. Nous aimons à être dominés, tout en criant : *Vive la liberté !* du matin au soir.

***

Le chien en use — et en abuse.

Je dois à la vérité de confesser que ce quadrupède est un modèle d'égoïsme transcendant.

Il vous caresse pour vous prendre par l'amour-propre ; comme la momentanée avec le *col-de-zinc*.

Il nous sait vaniteux, et il pense :

— Flattons sa manie : cela nous vaudra sucre et pâtées à discrétion.

Vous ne trouvez pas — ce qui prouve la justesse du raisonnement — un bourgeois, pas une bourgeoise qui ne se croient extraordinairement et particulièrement chéris par leur toutou :

— C'est étonnant combien cette bête m'est attachée ! s'écrient tous et toutes les propriétaires de chiens à l'unisson.

Absolument comme tous les protecteurs-payeurs de ces dames s'écrient :

— Ma Léonie raffole de moi ! Non ! c'est prodigieux... Elle en raffole.

Résultat :

Pour les Léonies, des coupons de rente, des victorias, des diamants.

Pour les chiens, des égards compliqués de victuailles.

Voilà, n'en doutez pas, l'origine des privilèges dont le chien jouit, malgré la rage, comme la cocotte malgré les coups de canif, les canailleries et le docteur Ricord.

*
* *

J'ai entendu vanter souvent la fidélité légendaire de l'épagneul qui se laisse mourir de faim sur la tombe de son propriétaire.

D'abord je ne suis pas forcé d'y croire, ne

l'ayant jamais vu. Puis, si le cas m'était prouvé une fois par extraordinaire, comme l'exception démontre la règle, il s'ensuivrait que, régulièrement, c'est-à-dire presque toujours, le chien, après décès de son maître, s'empresse d'aller gobichonner avec le premier venu qui lui offre la table et le logement.

Comment, du reste, l'en blâmer, lorsque les hommes et les femmes sont en général prêts à en faire tout autant dans le même cas !

Ce que j'en dis, donc, n'est pas pour débiner l'espèce canine, mais pour bien établir les faits.

Venons aux spécialités.

***

La mode s'est établie, depuis quelque temps, de cultiver, en matière de chiens, les variétés les plus repoussantes.

D'un côté, le boule-dogue d'appartement, ce monstre qu'on admire d'autant plus qu'il est plus manifestement grincheux, qu'il fait une grimace plus féroce, et exhibe d'affreux crocs plus menaçants.

De l'autre côté, le chien aztec, — je ne sais pas au juste son nom de famille.

Le chien aztec, cet avorton mal bâti, déséquilibré, grêle, maigre, transi, qui tremble sur des jambes trop longues, et dont les yeux trop gros émergent d'une tête sur laquelle est collée une peau luisante, gluante presque.

On fabrique ces abominations en Angleterre, à ce qu'il paraît.

Ils en sont bien capables, nos voisins, et

cela va avec toutes leurs autres manifestations de bon goût.

Et après qu'on les a fabriqués, on les vend ridiculement cher aux gogos du genre.

Quinze cents francs, c'est le tarif moyen d'une de ces araignées à poil ras!

Au Bois, vous rencontrez des dames de *high-life* qui vous les couvrent de baisers, dans les allées où elles les portent sous leur bras.

Quant ça veut marcher, on dirait quelque chose à ressort, tant la dégaîne est saccadée et titubante.

Mais ça coûte gros. Et ici encore, la vanité triomphe !

***

Si l'on veut se convaincre — je passe aux

qualités intérieures — que le chien ne vaut, en somme, pas mieux que nous, il n'y a qu'à l'observer dans ses rapports avec ses semblables.

Il vous leur cherche querelle absolument comme un peuple à un autre, — sans motif, rien que pour le plaisir de batailler et de mordre.

Il est rampant devant le fouet, à l'instar des nations qui se laissent dompter par les faiseurs de coups d'État.

Il est brutal avec les pauvres qu'il poursuit de ses aboiements, de même que la société les accable de ses dédains.

Décidèment, non, le chien n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans l'homme.

C'est un homme à quatre pattes qui n'a qu'un àvantage sur nous, celui de ne pas parler.

De sorte qu'il ignore le régime parlementaire. l'avocasserie et tout ce qui résulte de cette fâcheuse propriété que nous octroya la nature ironique.

Il me reste à demander pardon de ma franchise à ceux de mes lecteurs et surtout à celles de mes lectrices qui sont éperdûment *cynophiles*.

Qu'ils soient tranquilles : les chiens se rattrapent aux expositions canines.

Voyez de quel œil méprisant ils toisent les visiteurs, et vous sentirez qu'ils pensent de nous encore bien plus de mal que je n'en ai dit d'eux.

LES MYSTÈRES DU CABOULOT

XI

LES MYSTÈRES DU CABOULOT

Je ne suis pas de ceux qui disent :

— Ce n'est rien. C'est une femme qui se noie.

Quelle que soit cette femme, il y aura toujours un côté par lequel sa mort pourra exciter un intérêt.

Voici, par exemple, la dame de la Falconnière qui a mis fin à ses jours et à ses nuits. Ne pensez-vous pas que cette existence bizarre, couronnée ou découronnée par une fin lugubre, vaille la peine que le philosophe parisien fasse halte et médite ?

Vous vous rappelez les détails de cette vie cahotée ? Et l'accusation de bigamie portée contre la défunte ? Et sa spécialité d'entrepreneuse de brasseries galantes ? Et les vols dont elle fut victime ? Et tout le vacarme qui grouilla autour de celle dont la dépouille dort dans l'éternel silence ?

Je l'avais vue fonctionner au sein des établissements variés dont elle fut directrice. Je vous assure que le spectacle était curieux.



Curieux avec elle aussi bien qu'avec les autres. Car la curiosité est dans la profession même, dans l'ensemble des choses et des gens qui s'agitent en ces milieux spéciaux.

Je parle du spectacle du jour. Le soir, c'est le banal.

C'est la joue fardée, c'est l'existence factice, c'est le refrain forcé, c'est la raison plus ou moins laissée au fond des bocks.

On trouve encore là une agitation de kermesse en chambre, qui peut donner le change et paraître relativement gaie.

Mais il y a une journée qui précède ces heures de nocturne enfièvrement.

Une journée aux longues heures mornes, au vide glacial, au désœuvrement sinistre.

C'est ce qu'il faut voir pour comprendre quelles tristesses on trouve sous le masque qui grimace le rire.

Elles sont parfois inconscientes, ces tristesses. Mais d'autant plus poignantes.

***

Quand vous pénétrez dans un de ces établissements de joyeux ébats, avant que les quinquets soient allumés, je vous assure que le tableau est saisissant et inattendu.

Toutes ces pauvres filles, alcoolisées à un degré divers, vous avaient, aux lumières, pu faire illusion.

Regardez le revers de la médaille.

Lorsqu'on boit professionnellement, impossible d'avoir faim.

Lorsqu'on vit claquemurée, avec le gaz pour soleil et l'absinthe pour réconfortant, impossible d'échapper à l'énervement maladif.

Le jour n'arrive que blafard à travers les vitraux ou les stores prudemment baissés

dans ces sérails à l'eau-de-vie. D'où un premier aspect d'antre à demi ténébreux.

C'est un peu la condition des oiseaux de nuit, clignant au fond de leur trou, lorsque par hasard un bout de rayon y vient traîner.

Déjà vous devinez le deuil de la mise en scène.

Passons aux actrices.

***

Que faire au cours de ces solitudes indéfiniment prolongées? Comment tuer ce temps, aux loisirs funèbres?

D'aucunes boivent — à leur frais. s'il est nécessaire.

Celles-là sont les moins intéressantes.

Elles précipitent le dénouement. Tant pis pour elles !

L'hôpital des filles, ou le cimetière, les attendra moins longtemps !

D'autres lisent le *Petit Journal*, ou quelque roman de rencontre.

Ici, déjà, l'observateur a de quoi se régaler.

Il faut voir les indignations vertueuses qui éclatent parmi ce personnel, où les rosières abondent peu, lorsque leur regard rencontre quelque crime carabiné.

Par exemple, le viol d'une pauvre jeune fille innocente ou persécutée.

Vous croiriez peut-être que l'histoire fait éclater le rire et que les commentaires le prennent tous sur le ton de la blague !

Je l'aurais cru moi-même, avant de vérifier.

Eh bien, pas du tout ! C'est de l'attendrissement sincère. Elles flétrissent de tout cœur, même les plus cascadeuses, le misérable qui a mis à mal la pauvre victime.

Et comme aussi elles ont l'émotion facile à propos du feuilleton en cours !

Ça vous pleure comme des Madeleines, pour un *oui* ou pour un *non*.

Antithèses étonnantes de l'espèce humaine en général, féminine en particulier !

*
* *

Où la représentation devient plus piquante encore, c'est avec celles qui la font à la bonne ménagère.

Et il en est beaucoup. C'est même la majorité.

Les voilà gravement, honnêtement occupées. comme de vraies mères de famille.

Celle-ci fait du crochet, celle-là de la tapisserie. Une autre raccommode.

On se croirait dans l'intérieur du plus paisible bourgeois. Et quand on songe aux petites bacchanales du soir, aux rasades qui suivront, aux extravagances qui ont précédé, on la trouve vraiment drôle.

Comme ça se ressemble tout de même, les femmes qui opèrent dans la vertu et celles qui opèrent dans le contraire !

De fait, plus d'une a traversé la brasserie pour arriver au pot-au-feu final. Vous ne vous doutez pas du nombre des enrôlements matrimoniaux qui se font dans ces étranges bureaux de recrutement.

Très souvent. entendez-vous, il y a des messieurs pleins de bonnes intentions qui s'amourachent, au point d'épouser.

Je sais, tenez, une de ces brasseuses qui est en ce moment dame de charité et mairesse, dans un département pas très éloigné de son ancien centre.

Un soir, un notaire départemental voulut revoir le quartier Latin, le vieux quartier Latin où sa prime jeunesse avait folâtré.

Une fois là, il entra dans une de ces brasseries à peinturlurages alléchants, qui n'existaient pas encore de son temps.

Mais il en avait tellement ouï parler !

Là, il rencontra une petite blonde qui... que... dont...

Qu'est-ce que voulez que je vous dise ? Il l'emmena le soir, d'abord. Puis, huit jours après, dans sa province, où il la cacha au début, où il a fini par en faire sa très légitime.

***

Et vous croyez que Mme de la Falconnière, qui présida, durant des années, à ces invraisemblances, à ces tohu-bohu, à ces déséquilibrements, à ces mélancolies, à ces cascades, à ces beuveries, à ces spleens, à toutes ces étrangetés enfin ; vous croyez qu'elle ne dut pas voir de fortes choses et qu'elle n'aurait pas pu laisser des *Mémoires* d'un rigolo !...

Au fait, c'est de quoi tenter un exploiteur de lettres.

Les *Mémoires de Madame...* et cœtera. Quel tire-l'œil sur des affiches !

Avec un sous-titre dans le genre de : *Ou les Mystères du Quartier-Latin* !

On débiterait cela comme du pain. Le pain de l'âme !

***

J'en ris... Mais, au fond, je n'ai pas envie de rire.

Il y a trop de drame dans ces vaudevilles à l'eau-de-vie. Et quel drame, vraiment, que la destinée de celle qui, à deux reprises, s'est gorgée de poison, résolue qu'elle était à fuir quand même cette existence lamentable !

Je ne connais pas, pour ma part, de contraste plus effrayant que ces *De Profundis* notés sur l'air de : *Ohé! les autres, ohé !*

LE COCHER D'OMNIBUS

XII

LE COCHER D'OMNIBUS

Les fabricants de feuilletons, avec suite au prochain numéro, avaient exploité, au point de vue du sentiment, presque toutes les professions.

Ils avaient entrepris de poétiser le ramasseur de bouts de cigares, fils déchu d'une illustre famille, l'allumeur de réverbères, le tondeur de chiens... que sais-je ?

Mais le cocher d'omnibus avait échappé à leur avidité.

Pourquoi ?

C'était injuste, puisqu'un procès absolu-

ment authentique est venu démontrer que ce fonctionnaire élevé est parfaitement capable d'inspirer des passions non moins élevées que lui.

C'est une baronne — excusez du peu ! — qui a pris feu pour un de ces martyrs de l'état de siège perpétuel.

Une passion dévorante dont les péripéties bizarres ont été contées par tous les journaux.

Je trouve qu'ils ont été mal à propos railleurs, les journaux, envers cette possédée de Cupidon.

***

Il me semble, en effet, qu'elle avait, dans son choix, fait preuve d'une sagacité particulièrement remarquable.

Que souhaite une maîtresse de plein droit jalouse ?

Que l'*objet de sa flamme* l'aime seule, toute seule ; qu'il ait le moins d'occasions possibles de la tromper, par conséquent.

Et elle y avait la main, madame la baronne, avec son chevalier du fouet.

Je ne pense pas qu'il y ait un autre métier aussi tyrannisant que celui-là.

Elle savait que son adoré était là-haut, sur son perchoir, isolé de l'humanité et de la féminité.

Elle savait qu'entre chaque allée et venue du véhicule à trois chevaux, il avait à peine quelques minutes pour manger et pour.... s'acquitter de tout ce qui concerne la condition d'humble mortel.

Où aurait-il pris le loisir de lui faire des queues ?

C'était une quasi-certitude d'amour exclusif. D'autant plus qu'elle avait soin d'utiliser avec lui, sur les talus des fortifications, les secondes de loisir qui pouvaient lui rester.

Trouvez donc beaucoup de femmes aussi assurées de la fidélité forcée de l'homme aimé !

***

Je ne dis pas : de l'homme aimant. Car les tendresses immenses me semblent incompatibles avec une condition sociale aussi absorbée.

Comment voulez-vous qu'il s'égare dans les rêveries érotiques, celui qui, à chaque instant, est rappelé en sursaut aux réalités terre à terre par le coup de sonnette du conducteur ?

Que deviendrions-nous, d'ailleurs, si les

cochers d'omnibus allaient s'isoler dans leur passion et passer sur le corps des piétons en songeant à leur Virginie ou à leur Juliette ?

Un type curieux, en somme, que le cocher d'omnibus.

La solitude perpétuelle dans le grouillement perpétuel !

L'homme qui traverse les foules sans se mêler à elles.

Là-haut, sur sa sellette, il regarde passer tout le long, le long des trottoirs, les plaisirs et les fièvres, les affairés et les flâneurs, les heureux et les misérables, les filous et les honnêtes gens !...

Chemin faisant, il rencontre tantôt un sinistre, tantôt un crime... Mais il n'a pas le temps de s'arrêter.

C'est un commenceur d'histoires dont il ne sait presque jamais la fin.

Là-bas, un attroupement. Il guigne. Il approche.

Au passage il jette un coup d'œil scrutateur. Il essaie d'attraper au vol quelque propos qui le renseignera.

Puis, fouette, cocher ! Il n'a pas le droit de faire halte.

Un Tantale d'espèce particulière.



Je conçois que l'amour d'une baronne vienne jeter une diversion heureuse dans ces monotonies.

Cependant, il se montrait assez revêche envers son enflammée.

Le cocher d'omnibus est un sérieux, voyez-vous.

Il n'a pas, comme le cocher de fiacre, l'entregent du cabaret pour s'égayer. Le cocher de fiacre y devient facilement bambocheur.

Le cocher d'omnibus est un ermite suspendu, à l'instar des jardins de feu Sémiramis.

Le cocher de fiacre fait dans la vie de continuels zigzags, soit dit sans allusion à son habitude de se piquer le nez.

Le cocher d'omnibus, au contraire, suit invariablement l'itinéraire obligatoire : ce qui lui donne des habitudes de régularité et de réglementation qu'il apporte ensuite dans ses relations intimes.

Voilà sans doute pourquoi les romanciers l'avaient dédaigné.

Il s'est réhabilité au point de vue amoureux.

Je l'en congratule.

***

Car il est vraiment digne d'intérêt, ce Juif-Errant nº deux, à qui la voix implacable de l'administration crie du matin au soir :

— Roule !... Roule !...

Pas de trêves pour lui.

Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne, il faut qu'il aille en avant quand même.

La terre tremblerait, le ciel s'écroulerait, qu'à travers le tremblement, sous l'écroulement, la dernière tête qu'on verrait serait la tête d'un cocher d'omnibus, impassible sous son chapeau ciré et fouettant ses chevaux pour arriver réglementairement au bureau des correspondances!

Ce qu'il doit souffrir, là-haut, c'est horrible !

Un stoïcisme exceptionnel est nécessaire pour pratiquer ce métier torturant.

L'hiver, c'est le froid qui le mord jusqu'aux moëlles.

Puis, soudain, notre capricieux climat passe à l'extrême, et voilà le patient qui est cuit tout vif par le soleil.

C'est bête comme une oie, la routine!

Demandez-lui pourquoi elle n'a pas songé à mettre le cocher à l'abri. Elle ne saura que répondre.

***

Car rien ne serait plus simple que de lui fabriquer une petite niche ornée de tenture, dans laquelle il trouverait protection contre les intempéries.

Mais non. Il y a des Sociétés protectrices des animaux, qui s'émeuvent dès qu'on marche sur la patte d'un caniche.

Il n'y a pas de Sociétés protectrices pour les souffrances inutilement subies par les hommes.

On laisse avec une insouciance parfaite le cocher d'omnibus à son supplice.

Il est bien naturel qu'il cherche quelque compensation à ses épreuves, après cela. Aussi je lui souhaite sincèrement beaucoup de baronnes complaisantes et de comtesses réparatrices.

L'avènement galant du cocher d'omnibus est une date.

Prochainement, n'en doutez pas, un auteur quelconque reprendra la chose en sous-œuvre.

Peut-être dès que recommenceront les

représentations du Théâtre de drame populaire dont le Conseil municipal est le Mécène à quatre-vingts têtes.

Ce serait une inauguration comme une autre de la démocratie en action.

CE QU'ILS ME FONT RIRE !...

XIII

CE QU'ILS ME FONT RIRE !...

L'Académie de médecine est une pourvoyeuse intarissable de biscornuités. On ne pense pas assez souvent à cette source copieuse.

Au cours d'une de ses séances notamment, il s'est passé, dans la vilaine bâtisse de la rue des Saints-Pères, des choses réjouissantes.

Il s'agissait de la fièvre typhoïde.

Un sujet qui, à première vue, n'a rien de rigolo.

Mais, pour les savants, il n'y a pas de

thème ingrat qu'ils ne soient capables d'égayer de leurs variations.

Il s'agissait donc de la fièvre typhoïde.

***

A la tribune monta M. Dujardin-Beaumetz.

Il avait à lire un rapport sur la *Jugulation de la fièvre typhoïde.*

J'aime cette expression pittoresque.

Jugulation fait tableau.

Le dictionnaire dit :

JUGULER, v. a. — Egorger. — *Au figuré :* Ennuyer excessivement, tourmenter, importuner.

D'où *jugulation.*

Je ne suppose pas que messieurs les docteurs aient simplement l'envie d'ennuyer,

— même excessivement, — de tourmenter et d'importuner la fièvre typhoïde. Il faut donc prendre le mot dans son sens dramatique.

Ce qu'ils veulent, c'est lui couper le sifflet.

J'aime mieux, je l'avouerai entre nous, qu'ils s'occupent de tuer les maladies que de tuer les malades. Mais encore faut-il voir comment il s'y prennent.

Oh ! de bien des façons, s'il faut en juger par le rapport de M. Beaumetz-Dujardin.

Rien que pour la typhoïde, il énumére :

1° La quinine dès le début, avec digitale et bains chauds (suivant un docteur lyonnais du nom de Pécholier) ;

2° Les bains froids (les extrêmes se touchent) ;

3° Les saignées ;

4° Les antithermiques, tels que l'antipyrine (Ah ! pour l'amour du grec, souffrez qu'ils vous épatent) ;

5° Les antiseptiques, tels que l'acide phénique et ses composés ;

6° Les préparations mercurielles.

***

Comme conclusion agréable, le rapport établit qu'aucune de ces formules n'a réussi.

C'est délicieusement consolant.

Pourtant...

C'est sur ce « pourtant » que le comique fit son entrée dans l'auguste Académie.

Après ces désespérantes constatations d'impuissance, le rapport d'ajouter :

« M. Pécholier a été plus heureux : pendant quatre ans il a expérimenté, et, sur quatre-vingts malades qu'il a soignés, pas un seul n'a succombé. Tous sont entrés en convalescence du quatorzième au dix-neuvième jour. C'est un résultat. »

Vous vous imaginez que là-dessus, avec un enthousiasme qui fera taire les jalousies, on va octroyer quelques félicitations à cet exceptionnel médecin qui a guéri ses typhoïdes !

Et guéri pendant quatre années consécutives, de l'aveu du rapport.

Erreur profonde !...

***

Il paraît que la méthode en question a un vice rédhibitoire.

Elle nie le microbe, ou du moins elle n'en tient aucun compte.

Nier le microbe ! Comprenez-vous l'abomination ?

Nier le microbe ! Ou le considérer comme un effet sans importance et non comme la cause universelle !

Nier le microbe ! Cest-à-dire prendre à rebrousse-poil la monomanie scientifique du moment.

Anathème sur l'audacieux !

Haro sur le sacrilége !

Mais, direz-vous avec la candeur des gens qui n'ont jamais été diplômés, puisque la méthode du praticien lyonnais empêche les gens de trépasser, qu'importe le reste ?

Ce qu'il importe ? On voit bien que vous n'êtes pas au courant des us et coutumes de la médecine.

Apprenez donc qu'on n'a pas le droit de guérir en contradiction avec les théories à la mode.

Le rapport de M. Dujardin-Beaumetz ne le lui envoie pas dire, à ce pauvre coupable de docteur Pécholier.

Au diable les heureuses applications ! Foin des gens sauvés !

Il n'est pas microbiste : donc tout ce qu'il fait est inutile.

***

Cette inutilité me semble adorable.

Les ressuscités ne doivent pas être de cet avis-là, eux.

On cita jadis le mot de ce praticien qui, fort de sa doctrine, s'écriait, en parlant d'un sujet qui ne l'avait pas suffisamment apprécié :

— Il est mort ; mais il est mort guéri !

M. Dujardin-Beaumetz prendrait volontiers le contre-pied de cette exclamation mémorable, pour dire :

— Ils ne sont pas morts, ils ont eu tort.

On a tort de ne pas mourir, lorsque le médecin n'est pas de la religion microbienne.

Ma parole ! ils en sont là.

Et le rapport supercoquentieux déclare que l'on ne doit pas se soucier de ceux qui prétendent agir sans s'inquiéter des facultés infectieuses du microbe.

Résignez-vous donc à claquer *ad majorem microbi gloriam !*

Les malades qui aiment mieux qu'on les remette sur pied, sans belles phrases systématiques, sont des pas grand'chose de malades.

L'Académie et M. Beaumetz, compliqué de Dujardin, ne le leur dissimulent pas.

O Molière ! Qu'en pense ton ombre?

Comme elle doit être agacée de ne pouvoir dire son mot sur les microbates, les microbanquistes, les microbamboches et les microbalivernes !...

PAUVRE CIVILISATION !

XIV

PAUVRE CIVILISATION !

C'est une honte pour notre prétendue civilisation de regarder ainsi tranquillement les crimes s'accumuler, en pointant les corbillards au passage. C'est une honte de voir sans cesse figurer sur la liste des objets trouvés les petits cadavres anonymes, entre un paquet oublié en omnibus et un parapluie laissé en fiacre.

Le massacre des innocents a duré assez longtemps comme cela. L'heure est venue de prendre au collet une législation barbare

et de lui demander compte de tout ce sang versé.

Un projet de loi va, dit-on, être déposé, qui réclamera d'urgence le rétablissement des tours. Ce projet émanera de l'initiative privée.

Ce n'est point assez. Au gouvernement devrait revenir l'honneur de ce *mea culpa* solennel. Le bon sens exige cette réparation. Mais parmi les singularités dont sont bariolées les mœurs contemporaines, il s'en trouve une qui est peut-être de toutes la plus singulière. Côte à côte, dans la même société, cohabitent une sensibilité sans limites et une insouciance sans bornes.

La sensibilité s'exerce au profit des animaux. L'insouciance s'exerce au détriment des enfants.



On n'a pu encore percer la carapace d'indifférence dans laquelle Prudhomme s'enveloppe, toutes les fois qu'on lui parle de cette loi féroce qui condamne à mort tant de martyrs enfantins.

Prudhomme continue à répondre, de son accent le plus solennellement nasillard :

— Les tours !... Un encouragement à la débauche !

Expliquons-nous, Joseph.

A tout prendre, tu me permettras, mon gros égoïste, de préférer le mal au pire. Mieux vaudrait encore l'encouragement à la débauche que l'excitation à l'assassinat...

Mais, quand tu parles ainsi, l'enchaîne-

ment des effets et des causes t'échappe complètement, ainsi que nous allons essayer de te le faire comprendre.

Il s'agit ici d'un contrat social dont les charges, depuis l'abolition des tours, ne pèsent plus que d'un seul côté. Est-ce juste ? Est-ce loyal ?

***

Quand le législateur interdit la recherche de la paternité, il pensa qu'il était indispensable de maintenir la famille régulière en état de légitime défense contre les tentatives illicites d'invasion.

Le législateur se dit que, si cette recherche était permise, nombre de drôlesses ou même d'ingénuités vicieuses mettraient en exploitation réglée leurs défaillances et

maintiendraient perpétuellement au répertoire de l'actualité une comédie qui pourrait s'intituler : *Le Déshonneur et l'Argent.*

Il se dit encore que ce serait tenir la chasse ouverte d'un bout de l'année à l'autre pour des Dianes dont la chasteté s'ingénierait à jouer à qui perd gagne.

Il n'eut pas absolument tort, le législateur.

C'est surtout en matière de paternité que le *To be or not to be* dresse devant la pauvre humanité un colossal point d'interrogation. Pendant que les maris ont tant de mal à se persuader qu'ils sont les pères de leurs enfants, les célibataires auraient eu plus de mal encore à prouver qu'ils n'étaient pas les pères des enfants à eux imputés par des demoiselles spéculant sur le capital dont les ont dotées Dumas et la nature.

***

On se serait établi fille séduite comme on s'établit modiste ou couturière. La maternité serait devenue une carrière.

De telle sorte que la prime octroyée par la philanthropie aux jouvences qui restent rosières aurait été de beaucoup inférieure à la prime offerte par le Code à celles qui auraient, avec préméditation, cessé de l'être.

On conçoit que ces considérations aient fait reculer le jurisconsulte et que, malgré la proposition Rivet, on n'ait pu se décider à ériger en dogme légal un incognito si dangereux à scruter.

Mais ne saute-t-il pas aux yeux que le problème a deux termes, que la balance a deux plateaux ?



Vous dites au père, avec une brutalité cynique que l'intérêt général a bien du mal à rendre excusable :

— Toi, l'homme, tu es irresponsable ; le roi s'amuse, tant pis pour les sujettes ! A aucune époque il ne sera permis de te demander des comptes ; il n'y aura pas de tenue de livres pour tes bamboches. Tu es libre d'avoir des sens et dispensé d'avoir du cœur. Les coqs sont lâchés, que les poules s'arrangent !...

Ce langage n'est pas, il faut bien l'avouer, la noblesse et la délicatesse mêmes. Pourtant, les conventions sociales, plus fortes que la revendication morale, ont été conduites à l'admettre.

Mais au moins est-ce à condition que

vous n'écraserez pas la femme sous ce fardeau de responsabilité dont vous débarrassez si lestement les épaules paternelles.

Si vous fermez la porte de la famille au nez de la malheureuse qui a fait une faute dont vous exonérez son complice, vous n'avez pas le droit de lui fermer le guichet du tour où elle ira, à bout de forces et de ressources, frapper d'une main défaillante.

Ceci est une conséquence de cela. La fameuse formule *Père inconnu* vous interdit de forcer la mère à se nommer, le jour où, devoir et tendresse étant vaincus par la misère ou par la peur de la flétrissure, elle jette, affolée, une chétive créature dans les bras de la société, en s'écriant :

— Puisque la justice trouve bon de libérer un des coupables, paie sa rançon en élevant l'enfant trouvé, sans conditions ni contrôle!

***

Il y a des gens qui vous objectent que c'est là faire école de marâtres et que la facilité multiplie l'abandon. Que ceux qui osent mettre en avant des arguments aussi abominables se taisent, pour l'honneur de notre pays.

Quelle idée donneraient-ils donc de la France, s'ils réussissaient à persuader que l'idéal des mères est, chez nous, de faire de leur enfant un numéro à la caserne de la pitié publique ?

Les mères viles, c'est l'exception, la monstruosité.

Celles-là, vos réglementations sont impuissantes contre elles.

Ce sont elles qui donnent pour berceau

au pauvre vagissant le trottoir.... ou la bière !

Elles qui, si vous leur faites l'abandon trop facile, trouveront le meurtre plus expéditif, plus discret.

Quant aux autres, aux vraies mères, à celles qui sont la règle, même dans le dérèglement, soyez sûr que jamais elles ne se sépareront de la créature d'autant plus aimée qu'elle leur a été plus douloureuse.

Soyez sûr qu'elles ne s'en sépareront que si leur dernier effort est à bout, comme leur dernier morceau de pain.

***

Que vos statistiques parcimonieuses ne s'effraient pas et qu'elles nous épargnent cet

affront de faire croire que notre nation est trop pauvre pour acquitter ses dettes d'honneur.

Voilà comment la question, ô Joseph Prudhomme, se pose devant la conscience publique et privée.

Rien d'effroyable comme le faux puritanisme, comme la simili-vertu.

Que de crimes commis au nom de soi disant principes qu'on outrageait en feignant de leur rendre hommage !

Non, jamais l'outrage ne fut plus évident et plus odieux que pour cette suppression des tours, où le recul vers la barbarie trouva moyen de se faire appeler progrès.

C'est pour cela que, à mon sens, un gouvernement républicain devrait revendiquer, comme une tâche impérieuse, l'ini-

tiative du retour au système qui a pour lui l'humanité et l'équité.

Celui qui le remplace, au contraire, est inhumain autant qu'inique.

Inhumain, car du mouchoir que l'homme, un pacha irresponsable, jettera au gré de ses caprices et de ses dépravations, il fait le *lasso* qui sert à étrangler l'enfant sans défense.

Inique, car vous prétendez que la faute qui ne peut se commettre qu'à deux soit expiée à un.

VARIATION EN MINEURE

XV

VARIATION EN MINEURE

Il paraît qu'on excite énormément les mineures à la débauche, pour le quart d'heure.

C'est la *Gazette des Tribunaux* qui le constate.

Il ne se passe guère de jours, en effet, sans qu'elle enregistre quelque nouveau procès où des demoiselles d'un âge plus ou moins tendre ont cédé à l'entraînement avec une facilité déplorable.

Je me suis toujours demandé pourquoi le Code ne contient pas un paragraphe sur le *détournement des vieillards.*

Ceux-ci ne vous semblent-ils pas, pour le moins, aussi inconscients que celles-là ?

Car enfin, si l'on voulait aller au fond des choses, on trouverait que, neuf fois sur dix, les mineures soi-disant détournées étaient de petites vicieuses et d'agréables coquines que tous leurs instincts portaient à faire une noce effrénée.

Ce sont plutôt elles, dans la plupart des cas, qui ont été les détourneuses.

***

Voilà, par exemple, sur un banc des boulevards, une de ces intéressantes farceuses que leur extrait de naissance met sous la protection des magistrats. Un bon vieux monsieur, que le gâtisme a déjà légèrement

endommagé, vient s'asseoir à côté de la candide ouvrière, qui lui lance tout de suite des regards à la mélinite.

Le bon vieux monsieur s'exalte. Il emmène la... vierge de Belleville, sans avoir soin de la questionner sur la date de sa naissance, et crac ! c'est le bon vieux monsieur qui sera traduit en cour d'assises.

Est-ce juste ? Pouvait-il y penser ? Et, du reste, ne lui aurait-on pas menti ?

Le culte de la minorité est une des bonnes plaisanteries de nos législateurs prudhommesques.

Il grouille sur le pavé de Paris un tas de jeunes vermines qui ne justifient vraiment, à aucun point de vue, la protection solennelle que la loi étend sur elles.

De même qu'au masculin la scélératesse n'attend plus le nombre des années, de même

que la plupart des assassins sont d'aimables adolescents tout à fait dans leur fleur, de même on pourrait affirmer, sans crainte d'être démenti par les statistiques, que les mineures entrent pour plus de moitié dans les cadres trop bien remplis de la prostitution clandestine.

Eh bien ! alors ?...



C'est que les mœurs ont terriblement dégringolé depuis le temps où le Code chevaleresque revendiqua la tâche de défendre les mineures.

Le *Il n'y a plus d'enfants*, de Gavarni, a pris des proportions effroyables. La dépravation s'apprend presque au biberon, maintenant.

Pour que la loi eût le sens commun, il faudrait qu'elle changeât tous ses chiffres.

Mais à vingt et un ans, par le temps qui court, dans le monde de la corruption les cascadeuses de vingt et un ans sont déjà considérées comme des doyennes ! Elles commencent à douze ou treize ans, par la gangrène des ateliers.

A vingt et un ans, cela mériterait d'être mis à la retraite.

Je ne me suis jamais bien expliqué, d'ailleurs, la démarcation arbitraire tracée par les Solons de notre belle France.

A qui fera-t-on croire que les demoiselles ne sont pas capables de se diriger à vingt ans et trois mois aussi bien qu'à vingt ans et douze mois ?

C'est de la chinoiserie, et de la chinoiserie qui n'est plus dans le train.

***

Dans l'affaire qui m'inspire ces réflexions, le bon vieillard avait évidemment été empaumé par une rouleuse. Mais la rouleuse n'ayant pas l'âge de folie, le bon vieillard fut condamné.

Simple chantage que la police devrait traquer et que la justice encourage.

Allez-vous-en dans n'importe quel bastringue, à Bullier ou ailleurs, entrez dans n'importe quelle brasserie du quartier Latin, vous y verrez des mineures traîner de tous les côtés, autour des tables. Et vous voulez me faire croire que ce sont ces êtres ingénus dont la chasteté a besoin du gendarme !

Misère et corde ! dirait Vireloque.

Il serait temps de rompre avec ce préjugé-là, d'abolir ce privilége burlesque de l'extrait de naissance et d'aller au fond des choses.

Est-ce qu'il ne devrait pas y avoir des circonstances absolvantes, lorsque le soi-disant séducteur a eu affaire à une enjôleuse qui l'a parfaitement détourné, au lieu d'être détournée par lui ?

Le jour où les fabricants du Code furent pris de cet accès subit de pudeur, ils barbotèrent dans la vertu, les braves gens !

*
* *

Et notez que ce n'était pas leur habitude ; car, plus d'une fois, dans d'autres articles, ils ont, au contraire, parfaitement encouragé le vice.

Dans l'article, par exemple, où ils ont estimé que l'adultère commis par le mari n'était qu'une babiole qui devait rester complètement impunie lorsque l'opération se passait au dehors, et qui méritait seulement mille francs d'amende lorsqu'elle se pratiquait au domicile conjugal.

N'était-ce pas dire tout net aux hommes mariés :

— Mes chers amis, ne vous gênez pas, allez-y gaiement! Voilà un assortiment de canifs, jouez-en ferme.

Quelle drôle de comédie que la comédie du puritanisme, si l'on y regarde d'un peu près !

***

Je reviens à mon thème.

Et je dis que le protectionnisme sans ex-

ceptions, proclamé par nos lois en l'honneur des mineures, est une duperie, voire même, en certains cas, une escroquerie.

Je dis qu'il faudrait retaper ces paragraphes, restés en arrière de la décadence générale, et qui n'ont rien fait d'ailleurs pour l'empêcher.

Des gamins de seize ans vous tuent maintenant un homme pour cinquante centimes. Comment voulez-vous qu'il n'y ait pas des gamines de seize ans qui, pour ces mêmes cinquante centimes, fassent le trottoir ?

C'est du parallélisme inévitable. Le seul fait qu'on en soit arrivé là démontre à quel point votre fameuse protection de l'innocence est demeurée impuissante.

Maintenant, ce sont les majeurs qui ont à se défendre contre les mineures, aussi bien pour le bon que pour le mauvais motif.

Contre les mineures en chasse de maris ou d'amants.

Elles font perdre la tête aux pauvres imbéciles, en les reluquant comme ci, en tortillant du volapük comme ça. Et l'on vient prétendre ensuite que c'est le pauvre lapin qui a commencé !

Je parle très sérieusement, sous une apparence de railleuse légèreté.

La preuve que je parle très sérieusement, c'est que je vais vous lancer à la figure une citation latine. Vlan !

Il n'était pas un idiot, le bonhomme qui a dit dans la langue de Cicéron :

Summum jus, summa injuria.

Lorsque les lois veulent trop prouver, elles finissent par ne rien prouver du tout, et alors elles ne sont plus bonnes qu'à met-

tre au rebut, comme ces fusils usés qui crèvent dans la main de celui qui s'en sert.

LE CHIC

XVII

LE CHIC

Jolie étude à faire sous ce titre :

La Piété parisienne.

Elle se moque à peu près de tout, cette piété-là, excepté des formalités.

Ainsi vous trouverez des milliers et des milliers de gens qui ne croient ni à Dieu, ni au diable.

Ce qui n'empêche pas que vous ne leur feriez pas faire gras le Vendredi-Saint pour dix mille francs.

J'exagère... Pas pour cinq cents. Et c'est déjà bien joli, étant donné leurs sympathies pour l'argent.

Quant à la femme, elle considère en général, à Paris, la foi comme une affaire de mode.

Elle va à l'église, à certaines dates, comme elle va aux courses ou à la fête de Saint-Cloud.

Le Vendredi-Saint, par exemple, il est bon genre de se montrer dans certaines églises plutôt que dans certaines autres.

Il y a le dieu *chic* et le dieu pas *chic*.

*
* *

A propos de *chic*, est-ce par esprit de mortification que nos gommeux ont imaginé le carcan qui leur a valu le nouveau surnom appelé à faire son tour de France ?

Car ils ont un nouveau surnom, les ex-crevés — et ci-devant *copurchics*.

On les appelle les *cols-de-zinc*.

Pour être *col-de-zinc* authentique, il faut porter au-dessus de son habit, des épaules à la mâchoire, trente centimètres de toile empesée.

Cet accessoire doit, en outre, vous serrer les mandibules jusqu'à vous zébrer la peau.

Un *col-de-zinc* qui se respecte ne doit pouvoir tourner la tête ni à droite, ni à gauche, sous n'importe quel prétexte.

Figé dans son enveloppe, il doit regarder à quinze pas en avant, comme Dumanet.

Et tant plus il a l'air raide, tant plus il a l'air empêtré, tant plus c'est le suprême du genre !

Si feu Pascal existait encore, ce serait pour lui une délicieuse occasion de pousser avec récidive sa fameuse exclamation :

— Voilà donc ce que les hommes ont inventé pour se rendre heureux !



Prodigieuses, les inventions de l'élégance !

Si, n'importe où, — dans un pénitencier quelconque, — on obligeait les détenus à ceindre leur pomme d'Adam d'un tel instrument de torture, il y aurait un *tolle* général contre la barbarie du traitement.

Ce serait bien autre chose, ma foi, qu'à propos de Porquerolles.

Eh bien ! c'est librement, par imitation, que le *col-de-zinc* s'affuble ainsi.

Je me demande comment, une fois dépouillé de cet ornement funeste, il peut, dans le calme de la chambre à coucher, faire reprendre à ses muscles cervicaux leur souplesse réglementaire.

Il me semble qu'il doit dor mir ankylosé, sur le dos, sans déviations.

Tout cela pour quel résultat ?

Pour faire dire :

— Dieu ! que c'est laid !

***

Mais faire dire : *Dieu! que c'est laid!* c'est être remarqué déjà.

Et la vanité y trouve son compte tout de même.

Il a, d'ailleurs, proféré une absurdité sans pareille, celui qui a formulé cet axiome :

— Le ridicule tue.

Le ridicule vivifie, au contraire ; il pose, engraisse, profite.

C'est un des moyens de réclame les plus infaillibles.

Je vous citerais vingt auteurs qui ne doivent leur notoriété qu'aux ironies dont on n'a cessé de les cribler.

Cette insistance les a fait connaître.

Tout est là.

Le public ne se rend pas un compte bien exact de ce qu'il a entendu. Il sait seulement ceci :

— Un tel ?... Ce nom-là a déjà passé sous mes yeux et sonné à mes oreilles.

C'est au ridicule que le père Loyson doit les quelques auditeurs qui l'empêchent de mourir de faim.

C'est par le ridicule...

J'alignerais des centaines d'exemples prouvant que le ridicule est un bienfaiteur public et privé.

Le *col-de-zinc* le comprend. Il est dans son droit.

Et, de fait, la demoiselle du monde où l'on s'amuse gobe ces types-là.

Le garçon simplement, spirituellement, élégamment jeune la laisse froide.

Mais tout pour le *col-de-zinc!*

Tout, à condition, bien entendu, qu'il financera par dessus le marché.

Car c'est la condition indispensable pour tous.

Avant d'entrer dans la chambre à coucher, il faut maintenant passer au bureau de location !...

LA COMÉDIE DES EAUX

XVII

LA COMÉDIE DES EAUX

Il se joue, à certain moment, dans le cabinet de tous les médecins parisiens, une comédie en je ne sais combien de tableaux et à je ne sais combien de personnages, dont un Molière tirerait un fier parti, si l'époque produisait encore des Molière.

Il s'agit, pour les docteurs, d'envoyer au diable les chers clients qui les ont tannés pendant dix mois.

Variante au cri de Grassot :

— C'est toujours un beau jour pour un médecin que celui où il se débarrasse mo-

mentanément de sa clientèle si uniformément agaçante.

D'un autre côté, du côté des malades vrais ou faux, perplexités, crédulités et roublardises.

Les uns veulent aller quelque part, parce qu'il faut aller quelque part à cette date.

Les autres ont besoin de renouveler leur provision d'espoir, qui est épuisée. Après avoir tâté, durant tout un hiver, des pilules les plus réputées, des pastilles les plus tambourinées, des potions les plus infructueuses, après avoir usé le répertoire pharmaceutique des boutiques à bocaux multicolores, tout le monde qui souffre se raccroche à l'illusion thermale.

Mais quelle source choisir ?

Enfin, côté des roublards, ou des roublardes, on se fait ordonner n'importe quelle station, à seule fin d'échapper aux

monotonies de la vie ordinaire ou à la surveillance des jalousies environnantes.

Autant de prétextes à drôleries. Le spleen le plus invétéré se guérirait, rien qu'à écouter aux portes les consultations qui se donnent en ce moment.

***

C'est, vous en conviendrez, un droit légitime et mutuel pour le malade et pour le médecin que le droit à la lassitude.

Quand on a épuisé toutes les formules réconfortantes, formules morales et formules scientifiques, on a besoin de souffler un peu. Allez donc voir là-bas si nous y sommes, valétudinaires en tous genres !

Mais où envoyer les rhumatisants, les goutteux, les asthmatiques, les néphrétiques, les gastralgiques, etc. ?

Certains médecins traitent la chose au point de vue exclusif de la camaraderie.

—Ah bah! se disent-ils au cours de l'hiver en recevant une lettre, voilà ce brave X... médecin des eaux de Carotteville. Un ami du quartier Latin ! En avons-nous fait de ces noces ensemble ! A Bullier, c'était toujours mon vis-à-vis. Et quel culotteur de pipes ! Je crois même que je lui ai soufflé, dans le temps, une petite blonde assez capitonnée. Je lui dois bien des compensations en échange de la petite blonde. Sois tranquille, mon vieux, je vais t'en envoyer, des compensations !

Ainsi dit, ainsi fait.

A compter de ce moment, Carotteville *for ever*.

Le docteur Trois-Etoiles ne s'inquiète pas de savoir ce que vous avez ou ce que vous n'avez pas. Il ne pense qu'à l'ami des

anciens jours. Et à peine avez-vous ouvert la bouche pour lui exposer votre cas, qu'il vous interrompt pour vous dire :

— Je sais, je sais... Faites-moi une bonne saison à Carotteville et vous m'en direz des nouvelles.

Le plus amusant, c'est que les malades expédiés là-bas, en vertu des souvenirs de Bullier, ne s'en trouvent pas plus mal que ceux qu'on envoie autre part au nom de la thérapeutique transcendante.

***

Autre type : le médecin qui ne consulte que son propre goût.

S'il aime personnellement les pays de montagne, il expédie tous ses consultants dans les Pyrénées.

S'il a du penchant pour la mer, il leur prescrit à tous une saison sur le sable ou sur le galet.

Tire toi de là comme tu pourras, buveur d'eau ! Que les plongeons te soient légers, baigneur !

Et toujours comme ci-dessus, la statistique établit qu'on ne s'en trouve ni plus mal ni mieux. Mystères insondables de la médecine !

Nous avons aussi le médecin accommodant. Pas entêté du tout, celui-là. Il vous laisse choisir.

— Docteur, je voudrais prendre les eaux.

— C'est une excellente idée.

— Mais où faut-il que j'aille ?

— Est-ce que vous n'avez pas des amis quelque part, que vous pourriez aller rejoindre ?

— Non.

— Ah ! Alors... y a-t-il un endroit que vous préfériez ?

— Je n'ai jamais voyagé, mais j'ai entendu parler d'Etrichy.

— Excellent, Etrichy ! Aucun inconvénient à aller à Etrichy.

— Ma femme, cependant, avait envie de voir le lac du Bourget et penchait pour Aix...

— Excellent, Aix ! Il n'y a pas d'inconvénient à aller à Aix.

Et ainsi de suite.

Vous prononceriez vingt noms sans rencontrer une seule objection de la part de ce complaisant Hippocrate.

Tout juste le contraire de cet autre qui prend invariablement le contre-pied de ce que vous lui dites.

Vous commencez :

— Ne pensez-vous pas, docteur, que pour ma gravelle Contrexeville serait...

Il ne vous laisse pas continuer.

— Contrexeville ! Où diable avez-vous pris que Contrexeville ?... C'est le seul endroit où il ne faille pas aller.

Si vous lui en désigniez dix autres, vous auriez la même riposte.

A PROPOS DE VOYAGE

XVIII

A PROPOS DE VOYAGE

Il paraît qu'il y a pourtant encore, en notre pauvre France, des attardés qui ont de la propreté quelque souci.

Je n'en veux pour preuve que le procès intenté à un propriétaire par son locataire récalcitrant.

Il s'agissait du droit au tapis, qui, pour ne pas figurer parmi les droits de l'homme, n'en est pas moins à respecter, comme le constate le jugement nouveau.

C'est la seconde fois qu'une poursuite analogue avait lieu.

Le locataire actionnait le propriétaire

parce que celui-ci s'était permis d'enlever le tapis de l'escalier au retour du printemps.

Cette jurisprudence nous intéresse tous, Parisiens que nous sommes. Elle intéresse surtout ceux que leur humilité retient au rivage. Sous prétexte que la maison n'est presque plus habitée, l'estimable concierge se croit, la plupart du temps, autorisé à traiter ceux qui restent comme une quantité absolument négligeable.

Il faut voir de quel œil il les toise et comme son regard semble bien dire :

— Pauvre panné, tu n'as donc pas seulement le moyen de te payer huit jours d'excursion à prix réduit ? Tu n'est pas honteux de te montrer dans les rues, lorsque tous les gens qui se respectent sont partis ?... Tu me fais tellement pitié que j'ai presque envie de te prêter cent francs pour que tu t'en ailles aussi. Mais tu sais, par

exemple, il ne faudra pas venir m'ennuyer d'une réclamation quelconque. C'est moi qui t'enverrais promener malgré toi !

Partant de ce doux principe, le concierge, même sans invitation du propriétaire, n'hésite pas à vous déclouer les tapis dès que le joli mois de mai fait son apparition. Pourquoi se gêner avec le petit monde ?

***

Erreur grave.

Le public d'été n'est pas tout à fait aussi méprisable que la propriété et le cordon semblaient le croire. Car il paye pendant toute l'année la bande protectrice qui l'empêche de dégringoler un étage sur le dos, après glissade sur les marches cirées.

Une des distractions favorites du pipelet

que cette dégringolade. Il va bien s'ennuyer pendant la belle saison !

On m'a conté l'histoire de deux portiers qui, lorsqu'ils avaient ôté leurs tapis respectifs, jouaient des bocks en cinq locataires secs. Celui-là gagnait, qui avait le premier vu cinq personnes culbuter dans son escalier.

C'était d'une gaieté folle. Tout le quartier s'en amusait.

Il faudra chercher un autre genre de récréation, car un jugement formel réprouve le tapis intermittent.

L'antagonisme n'en va être que plus aigu entre les concierges et les citoyens infortunés qui ne peuvent abandonner la capitale pour leur faire des loisirs. De chaque loge vont monter vers le ciel des prières appelant avec un redoublement de ferveur, sur la tête de ces résidents obstinés, des bron-

chites, gastrites, pituites, entérites et autres *ites* qui les forcent à aller demander la guérison à des sources plus ou moins lointaines.

***

Une nouvelle ordonnance a mis en émoi tous les cynophiles de France et de Navarre. Croiriez-vous, monsieur, croiriez-vous, madame, que cette ordonnance abominable a l'infamie de vouloir obliger ces pauvres toutous à ne plus voyager qu'en panier ?

C'est odieux !

Autrefois, vous vous en souvenez, on n'y allait pas par quatre chemins.

Les chiens étaient, ce qui parait assez logique, rigoureusement exclus des wagons réservés aux gens. Peu à peu on empiéta.

C'est un terrible envahisseur qu'Azor ! On empiéta tellement, qu'il a fallu rédiger une ordonnance spéciale. Celle qui révolte si fort les protecteurs de la race canine.

Je les aime beaucoup, les chiens. Je les aimerais davantage s'il n'y avait pas la loterie de la rage, dont Alphonse Karr parla jadis. Mais, en vérité, il m'est impossible de crier à la persécution parce que l'ordonnance en question ne proclame pas le chien libre dans l'État libre. Il y a aussi la liberté des hommes, dont il faut tenir quelque compte.

Supposez, dans un wagon à huit places, les huit personnes montant avec des quadrupèdes de diverses races. Ce serait charmant. Et il me semble ouïr d'ici le *tolle* d'imprécations.

Car il y a ceci de remarquable que les plus convaincus d'entre les cynolâtres en-

tendent ne parler que de leurs chiens à eux.

— Monsieur, la fumée vous incommode-t-elle ? demandait-on un jour à un voyageur.

— Oui, monsieur. celle des autres.

On obtiendrait aisément, à propos de chiens, une réponse semblable.

***

Comme il est absolument impossible de changer les wagons en succursales du Jardin d'acclimatation, il me semble que la circulaire honnie a poussé la tolérance jusqu'à ses limites extrêmes en stipulant la tolérance du panier.

Tous les chiens ne sont pas des modèles de propreté. Il en est de vieux. de har-

gneux, de pelés, que leurs propriétaires n'entourent pas moins d'une tendre affection.

Vous ne pouvez pourtant pas forcer les voyageurs à souffrir de ces voisinages malencontreux; vous ne pouvez pas non plus installer à la portière de chaque voiture un employé chargé de faire subir une sorte de baccalauréat ès-chiens à chaque animal.

La mise en panier est, en outre, un préservatif contre l'éventualité des morsures, et vous m'accorderez bien que, malgré les inoculations Pasteuriennes, il n'est nullement agréable de faire la connaissance d'une dent canine qui ne vous a jamais été présentée.

D'ailleurs, l'hypothèse seule que je posais plus haut suffit à justifier la mesure prise.

Encore une fois, représentez-vous les

huit chiens d'un compartiment s'entre-dévorant pendant que les huit voyageurs échangeraient des coups de canne pour l'amour de leurs carlins.

Si vous envisagez cette hypothèse d'un air calme, demandez tout de suite que ce soient les chiens qui voyagent dans les wagons, et que ce soient les hommes qu'on fourre dans les petites niches que vous savez.

LES DRAMES DE LA RUE

XIX

LES DRAMES DE LA RUE

J'ai été témoin d'une scène qui m'a profondément attristé.

Je passais, vers minuit, dans le faubourg Saint-Germain.

Un rassemblement s'était formé à l'angle d'une rue. J'approchai.

Le rassemblement bourdonnait, impuissant, autour d'un malheureux qui allait expirer faute de soins.

Une attaque l'avait pris sur l'impériale d'un omnibus. On l'avait avec peine descendu de là-haut et allongé sur un banc. Il res-

pirait encore. Le cœur battait. Il y avait chance de salut. Mais à condition que de prompts secours fussent administrés.

De prompts secours ? Vous voulez rire. Ecoutez comment les choses se passèrent.

Deux sergents de ville étaient là. Vous vous figurez que leur premier soin devait être de porter, fût-ce en le prenant par la tête et par les pieds, le moribond dans une pharmacie.

Allons donc ! Ils étaient paisiblement en train de griffonner des notes sur un carnet !

En vain les passants attroupés les gourmandaient.

— Nous savons ce que nous avons à faire, répondaient-ils avec une impassibilité tout administrative.

— Mais la mairie n'est pas loin ; si l'on courait y chercher un médecin ?

— Nous savons ce que nous avons à faire.

— Mais l'hôpital de la Charité est voisin. Si l'on y...

— Nous savons ce que nous avons à faire.

Ils n'en démordaient pas et griffonnaient toujours.

Le patient, pendant ce temps-là, achevait de rendre son âme à Dieu !

Que vous semble du tableau ?

Attendez, il n'est pas complet.

Ceci se passait — dernier et intéressant détail — devant la boutique d'un pharmacien. Boutique parfaitement close, bien entendu.

***

Quelqu'un avait tiré la sonnette de nuit. Rien !

On suppliait les agents de requérir. Ils répondaient qu'ils n'en avaient pas le droit,

qu'un pharmacien était un commerçant libre comme tous les autres commerçants.

Et ils griffonnaient encore !

Vint à passer enfin un brigadier. Celui-là, plus intelligent, se décida à envoyer prendre un brancard.

On y mit, au bout d'une heure et demie, le malade, qui arriva, comme de juste, à l'état de cadavre devant la porte de l'hôpital voisin.

Ainsi se passent les choses dans la bonne ville de Paris, avec le pitoyable service de santé que l'on a proposé de rendre plus pitoyable encore. Est-ce croyable ?

***

Commençons par les agents.

Ne devraient-ils pas avoir pour instruc-

tions formelles de secourir d'abord et de ne paperasser qu'ensuite ? Ne devraient-ils pas être tenus de se rendre en toute hâte au domicile d'un médecin connu d'eux et officiellement désigné ? Ne devraient-ils pas avoir le droit de faire appel forcé au concours des pharmaciens ?

Rien de tout cela.

En ce qui concerne notamment les pharmaciens, tout est livré au hasard et au caprice.

Ils ouvrent, s'il leur plaît d'ouvrir. Sinon, ils n'ouvrent pas.

Entendons-nous. Je ne prétends pas qu'on leur impose la philanthropie par arrêté.

Ils sont dans la légalité en restant couchés.

Mais ce qu'il faudrait, c'est qu'il y eût des pharmacies spécialement affectées au service de nuit, payées *ad hoc*, et ne pou-

vant, par conséquent, refuser leur concours.

Ce qu'il faudrait, c'est que les agents fussent instruits et connussent, dans chaque quartier, l'endroit où les remèdes sont, non pas donnés, mais vendus de droit.

Un éminent médecin de mes amis, avec qui je causais un jour de cette question du service nocturne, me disait :

— Souvent les clients sont si étranges !

Et il me citait cette anecdote, dont il a été le héros dupé.

On vient le chercher, à deux heures du matin. Malgré sa célébrité, il n'hésite pas à se lever comme un novice.

Il prescrit une ordonnance.

Le lendemain matin, il va, dès l'aube, en demander l'effet.

— Ah ! nous ne l'avons pas encore. Nous n'avons pas pu réveiller le pharmacien.

Et l'on est resté là, dans cette insouciance invraisemblable.

On tolère, avec une nonchalance idiote, l'existence d'abus d'où dépend la vie de chacun, tandis qu'on s'enflamme pour des niaiseries.

Quels incohérents nous sommes !

M. LE BOURREAU

XX

M. LE BOURREAU

Vous connaissez la célèbre complainte :

Fils de bourreau, bourreau moi-même,
Je me suis vu réduit, hélas !
A quitter un métier que j'aime,
Vu qu'les affaires n'allaient pas ;
Et chose profondément triste,
Plaignez mon sort infortuné,
J'fais des articles à l'*Artiste*,
Moi qu'en ai tant guillotiné !

Je ne sais pas si M. Deibler, notre présent exécuteur des hautes-œuvres. aurait la res-

source de se réfugier dans la littérature ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il exerce une profession sérieusement menacée. Déjà on avait mis à pied tous ses chers collègues ; de sorte qu'il restait seul pour représenter un art en souffrance. On prétend maintenant l'empêcher d'opérer en public, ce qui lui ôtera tout son prestige.

Une profession gâtée, quoi !

M. Deibler ne paraissait pas, il faut le constater, tenir énormément à avoir une galerie. C'est un timide, qui se trouble volontiers lorsqu'on le regarde. Il professe, en outre, à l'endroit de la critique, une antipathie convaincue, depuis que divers journaux se sont permis de faire des observations sur la façon dont il joue du couperet.

Ces satanés journalistes ! S'il en tenait un, je crois qu'il essaierait sur lui son adresse avec un certain plaisir.

Cette timidité chez un spécialiste semblable n'est pas sans dérouter le philosophe.

Mais tous les contrastes ne sont-ils pas dans la nature ?



Heindreicht, le prédécesseur de Monsieur de Paris, était un sentimental, lui. Les frères Lionnet racontaient avec force détails pittoresques un souper qu'ils avaient fait en compagnie de ce cœur tendre.

Il était d'usage alors, — je ne sais si cette coutume s'est perpétuée, — il était d'usage que le bourreau, après avoir installé la guillotine et s'être assuré que son outil fonctionnait bien, s'en allât manger un morceau chez un marchand de vin du voisinage, où il avait son cabinet réservé. C'est dans ce cabinet qu'eut lieu le repas intime.

M. Heindreicht, après avoir affirmé son excellent appétit par un coup de dent énergique, dit à ses convives d'une voix insinuante :

— Vous seriez bien aimable de me chanter quelque chose.

Impossible de refuser, devant une demande aussi galamment formulée et dans de pareilles conditions.

Les frères Lionnet chantèrent. Le bourreau était ravi. Mais ce qui le toucha particulièrement, ce fut la *Musette* de Murger, dite par Anatole. Il avait positivement les larmes aux yeux.

Puis, tout à coup, tirant sa montre et se passant le revers de la main sur les paupières :

— Je vous demande pardon, il faut maintenant que j'aille travailler ; c'est l'heure.

Et simplement, tranquillement, cet homme, qui tout à l'heure était remué jusqu'aux

larmes par Musette *qui s'est souvenu*, s'en alla couper le cou à je ne sais plus quel assassin. Le dilettante troublé avait fait place à l'indifférent professionnel.

Quelles antithèses dans la réalité !

Cet excellent Heindreicht était, d'ailleurs, d'une insouciance prodigieuse pour tout ce qui concernait son état, qu'il trouvait non moins naturel que le métier de cordonnier ou de bureaucrate.

C'est lui qui, ayant invité Barrière à diner, lui servit comme premier plat des cervelles frites ! Il ne s'était même pas douté une seule minute que l'aspect de ces cervelles, rapproché du reste, pût causer à son hôte une surprise fâcheuse.

Et pourtant, le pauvre Barrière faillit se trouver mal, si dur qu'il fût.

***

Sanson, le prédécesseur d'Heindreicht, la faisait à la papa. Dernier descendant d'une dynastie qui avait régné par le couteau, il était profondément bourgeois, comme l'époque à laquelle il vivait. Il s'offrait tous les soirs, au Jardin-Turc, une partie de dominos qu'il entremêlait des lazzis traditionnels tels que :

— Filez, mon beau six... Trois blanc, comme la feuille...

Quand on ne le voyait pas venir à son heure habituelle, on se disait au Jardin-Turc :

— Tiens, tiens ! Il y aura une exécution demain.

Ceux-là seront sans doute les derniers sur

la liste des bourreaux connus; car l'avenir, un avenir prochain, relèguera définitivement dans l'ombre cette fonction sinistre.

D'abord, comme je l'ai dit, le bourreau ne travaillera plus *coram populo*. Puis la science est en train de chercher un moyen pour abolir définitivement toute mise en scène mélodramatique. Avant peu, l'électricité se chargera d'envoyer le condamné dans l'autre monde sans accessoires lugubres, sans effusion de sang. Au guillotiné par persuasion succèdera le foudroyé par induction.

Autres temps, autres morts.

LA FOLIE DU PASSÉ

XXI

LA FOLIE DU PASSÉ

Ah çà, est-ce qu'on ne va pas finir par nous laisser tranquilles avec la monomanie du rétrospectif, qui finira par nous mener tous à Bicêtre, si cela continue ?

Déjà on nous avait à moitié hébétés avec la toquade des brasseries moyen-âge, des hôtels renaissance, des ameublements Louis XV ou Louis XVI.

Tout à la vieillerie !

Maintenant, c'est le théâtre qui, à son tour, s'avise de nous antiquailler.

Au diable ces mascarades !

Je sais bien que la représentation de l'Opéra avait la charité pour excuse, et aussi qu'elle doit rester sans lendemain.

Mais qui sait ?

Si quelqu'un n'a pas le courage de protester, on est capable de vouloir nous resservir ces exhumations.

Nous finirons par avoir l'air d'un peuple de fossoyeurs. Elle est loin, la devise qui disait :

— Tout nouveau, tout beau.

Le nouveau, il n'en faut plus.

Vieux habits, vieux galons, vieille parodies !

Jusqu'au café-concert qui s'est mis à pontifier au nom du passé.

Sapristi ! On dirait que notre génération n'est qu'une bonne à rien, qu'elle n'est capable d'avoir ni une idée, ni un art, ni un théâtre, ni même un caboulot à elle.

C'est agaçant, finalement, cette turlutaine.

Heureusement on s'est emb...nuyé ferme aux momies de l'Opéra.

Et tout permet d'espérer qu'on n'y repincera plus de si tôt les naïfs ou les tendres, alors même qu'il s'agirait d'une représentation au bénéfice du budget, le plus panné de nos pauvres.

***

Jusqu'au costume, qu'on voudrait métamorphoser à présent!

Parfaitement. Il serait question de commencer par remplacer l'habit noir par un habit de couleur, avec gilet de satin blanc, cravate de dentelle et culotte à l'avenant.

C'est pour le coup que nous tomberions dans un irrémédiable burlesque.

J'entends, depuis je ne sais combien de temps, lancer des piles de quolibets au costume actuel.

Celui-ci s'indigne de ce que le même habit sert aux bals et aux enterrements.

Celui-là se révolte de ce que tout le monde est à peu près vêtu pareillement.

Un autre anathématise le chapeau tuyau de poêle et regrette le chapeau à plumes, qui nous rendrait plus séduisants.

En voilà assez de ces rengaînes.

Une bonne fois, voyons donc la vérité en face.

***

Je laisse de côté les petits détails.

Le tuyau de poêle vous déplaît? Elle n'est pas absolument idéale, cette coiffure Choubersky, je le reconnais.

Mais si l'on nous mettait le chapeau à plumes sur la tête, quelle jolie collection de chiens savants nous ferions ! Quel point de vue exquis offriraient ces panaches flottant au-dessus des impériales d'omnibus !

Et à la devanture des cafés ! O chienlit !

C'est pour le coup que le tuyau de poêle prendrait une éclatante revanche et qu'il serait vengé de sa déchéance par notre ridicule !

Est-ce que nous avons le temps d'être jolis, à notre époque ? Est-ce que le costume peut tenir tant de place dans les préoccupations d'une société que les problèmes de l'avenir poussent en avant, l'épée aux reins?



Et ici nous entrons, avec un autre ordre

de considérations, dans le cœur même du sujet.

Il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger, a dit la Sagesse des Nations. (Pas le théâtre !)

Il faut aussi s'habiller pour vivre décemment et chaudement, mais non vivre pour s'habiller.

Qu'on laisse les femmes passer les trois quarts de leur existence devant la glace, c'est déjà une fâcheuse condescendance, car ce temps-là serait plus utilement donné à la famille.

Mais que les hommes se mettent de la partie et pensent à s'affubler de satin blanc, comme les mignons d'après Henri numéro III, si fort au bilboquet, ce serait de la pure insanité.

Vous imaginez-vous qu'ils ne savaient

pas ce qu'ils faisaient. nos pères, quand, en veine de révolutions, ils ont réformé en même temps la manière de gouverner les hommes et la manière de les vêtir ?

C'est que ceci était solidaire de cela.

L'habit, c'est une part de l'homme même; et l'égalité extérieure a marché depuis avec l'égalité devant les lois !



De quoi se plaint-on, d'ailleurs ?

De ce que tout le monde est vêtu de même ?

Mais c'est le plus bel éloge qui puisse être fait de ces simples morceaux de drap, mis à la portée de tous.

Ah ! mon habit, que je te remercie de ne

pas m'exposer aux humiliations d'un côte à côte vaniteux !

Autrefois, il suffisait d'un accoutrement brodé sur toutes les coutures pour faire figure dans le monde.

Aujourd'hui, il faut payer de sa valeur personnelle.

La considération ne s'achète pas à l'aune.

De ce changement, quiconque a souci de la dignité humaine doit se réjouir sincèrement, hautement.

Tant pis pour les muguets et les freluquets. Ils n'ont d'autre ressource, — et ils en usent, ils en abusent même, — d'autre ressource pour se singulariser que d'être grotesques.

S'ils sont bêtes, ils ne peuvent faire diversion à leur bêtise avec un ruban ou une collerette.

Bêtes ils apparaissent dans leur veston boudiné, dans leurs souliers à bout pointu.

Et j'en suis ravi. Et je trouve que c'est justice.

***

Ils veulent rire, ceux qui rêvent ces résurrections fossiles.

Gilet de satin blanc ! Velours par ci ! Culotte par là !

Mais qu'ils regardent donc autour d'eux, nos faucheurs, dont la décrépitude précoce fait si vite des fauchés !

Voilà, ma foi, une race trop mal bâtie pour de pareilles exhibitions !

Ce serait une exposition universelle de cagneux et de gondolés.

Plus possibles, ces costumes révélateurs ; plus possibles aujourd'hui.

Jadis, c'était différent. L'absinthe, les momentanées, les consultations secrètes n'avaient point passé par là, déformant les épines dorsales, tordant les rachitiques, multipliant les tuberculeux.

Nos vêtements couvrent tout cela.

Que le ciel et les tailleurs en soient loués !

OUVRONS-NOUS LES UNS LES AUTRES

XXII

OUVRONS-NOUS LES UNS LES AUTRES

L'Evangile disait : Aimons-nous. La science change la formule.

Je suppose que vous avez lu l'histoire fort émouvante de cette fillette que la chirurgie a disséquée toute vivante.

Savez-vous qu'elle va bien, la chirurgie, qu'elle va trés bien ! Si seulement cette vieille ankylosée de médecine pouvait se mettre à la suivre ! Mais, tandis que l'une fait des enjambées énormes, l'autre continue á se traîner á la façon des culs-de-jatte.

Enfin, c'est déjà quelque chose si, parmi

ceux qui travaillent notre pauvre corps, il en est un certain nombre qui opèrent pour le bon motif.

Une vieille chanson militaire disait :

> Avec mon briquet,
> J'vous découpe un homme
> En quatr' comme un navet.

On ne découpe plus guère avec le briquet. L'obus a des procédés nouveaux.

Mais ce sont les chirurgiens qui présentement pratiquent la formule : En quatr' comme un navet.

Témoin l'opération dont la petite fille précitée est sortie avec un bonheur imprévu.

***

On avait naguère encore un respect superstitieux pour certains organes. Docteurs, n'y touchez pas !

De ce respect-là il ne restera, avant peu, que le souvenir.

On avait incisé l'estomac, on avait tailladé le péritoine. Le poumon seul avait intimidé le bistouri.

C'est fini. Le poumon y a passé comme le reste.

On vous a ouvert proprement, délicatement la jeune malade. On a coupé dans le poumon tout ce qui n'était pas congru. On a rincé, on a frotté, on a fait le ménage.

Après quoi on a recousu gentiment. Et ni vu, ni connu.

Comme bien vous le pensez, cette réussite va mettre tous les scalpels en appétit. Et désormais la chirurgie en agira avec nos viscères comme s'il y avait sur tous l'étiquette : *Entrée libre.*

Pour peu que cela continue, les médecins

n'auront plus qu'à se croiser les bras. La chirurgie se chargera de toute la besogne.

Le médecin ne va qu'à tâtons. La chirurgie voit ce qu'elle fait.

Quelqu'un a défini la médecine :

— Une hypothèse légale.

Pas d'hypothèse pour les chirurgiens.

***

Vous irez les trouver :

— Docteur, je souffre du foie.

— Très bien. Nous allons voir ce que c'est. Je vous ouvrirai après-demain matin et je vous remettrai le foie à neuf.

— Docteur, j'ai mal aux reins.

— Ah bah ! Qu'est-ce qu'ils ont donc, ces petits gredins de reins ? Ils ont envie de prendre l'air peut-être. Eh bien ! nous leur

donnerons cette satisfaction lundi, et nous les astiquerons de la bonne manière.

Qui sait même si l'on ne finira pas par nous pratiquer sur tout le corps des incisions permanentes, sorte de boutonnières qu'on n'aurait qu'à ouvrir pour pénétrer à l'intérieur.

Comme cela simplifierait les choses !

Plus d'incertitude.

Dès que l'on sentirait une douleur quelconque, on irait y voir.

Au lieu de tâtonner comme aujourd'hui, la médecine jouerait à coup sûr. On nous ramonerait comme une cheminée. On nous désengorgerait comme un tuyau de poêle.

Je rêve même un résultat encore plus mirobolant. Pourquoi, puisque je suis en train de faire des suppositions, ne pousserais-je

pas plus loin ? Quand on prend du rêve, on n'en saurait trop prendre.

*
* *

Donc je me figure que, la chirurgie aidant, il sera possible, ainsi que je l'indiquais, de mettre tous nos organes en surveillance, de faire de la médecine oculaire, de nous regarder vivre.

Mais, en outre, il sera peut-être possible aussi de prolonger cette existence, qui aura des témoins continuels.

La plupart de nos maux viennent de notre négligence, d'ailleurs fort excusable, puisque la nature des choses ne nous prévient pas suffisamment. Nous sentons un vague malaise ; nous n'y attachons pas autrement d'importance.

C'était pourtant une première sommation sans frais. Si nous y avions pris garde, nous aurions empêché les choses d'aller plus loin.

Mais nous ne nous inquiétons pas pour si peu, et voilà que le mal chemine traîtreusement. Quand nous voulons y porter remède, trop tard !

Au contraire, avec la méthode des boutonnières chirurgicales, simplification extrême, sécurité complète. Vous payeriez un médecin comme vous payez un horloger pour venir vous remonter vos pendules.

A date fixe, il arriverait et passerait en revue votre individu intérieur. Tenant la loupe, tandis qu'une projection électrique vous illuminerait jusque dans vos profondeurs, il vous dirait :

— Ah ! ah ! J'aperçois dans ce coin, là-bas,

une petite tache... A bon entendeur, salut ! Nous allons nettoyer ça... Ah ! ah ! Voici sur votre rate quelque chose qui n'est pas catholique. Ce sera l'affaire de trois ou quatre injections purifiantes.

On ne se bornera pas à vous récurer. On vous retapera.

Il n'est pas possible que les savants, lorsqu'ils pourront agir directement sur l'organisme, ne trouvent pas quelque liquide reconstituant et rajeunissant, qui doublera au moins la moyenne de la vie humaine.

Allez-y donc gaîment, ouvreurs de corps! Et dépêchez-vous, pour que la génération actuelle puisse profiter de la rallonge.

LE DROIT AU VICE

XXIII

LE DROIT AU VICE

Celui-là parait avoir été inscrit, depuis quelques années, au nombre des droits de l'homme et de la femme. De la femme surtout.

Mais, comme on est en général vicieux à deux, il y a coup double dans le résultat.

L'Académie de médecine, quoiqu'elle ne fasse pas de morale, a dû s'occuper de cette situation, parce qu'elle fait de l'hygiène.

Et ce n'est pas le cas, ici, d'invoquer le refrain que Milly-Meyer a popularisé :

Ugène, Ugène,
Tu m'fais languir;
Où y a d'l'hygiène,
Y a pas d'plaisir.

Ugène languira, s'il le faut : il y aura moins de plaisir, c'est possible ; mais il est absolument nécessaire que l'autorité se décide à intervenir, car le fléau chanté jadis en vers par Barthélemy et importé par Christophe Colomb est en train d'exercer des ravages effroyables.

M. le docteur Fournier, qui a une compétence spéciale, on peut même dire spécialiste, en la matière, a donné un exposé aussi terrible que lumineux des périls que l'incurie actuelle fait courir à la santé des générations nouvelles.

*
* *

La source principale du mal est dans le développement toujours croissant de la prostitution insoumise.

On dirait que la devise du jour (et de la nuit) est : La prostitution libre dans l'État libre.

M. le docteur Fournier constate avec précision les progrès faits par la provocation publique dans toutes ses formes.

«Certes, dit-il, elle a existé et existera de tout temps; mais il faudrait fermer les yeux à l'évidence pour ne pas reconnaître qu'elle a pris, de nos jours, un développement supérieur à tout ce qui a existé jusqu'alors. Il faut ajouter qu'elle s'est multipliée sous les masques les plus divers et sous

des formes d'autant plus grossières qu'elles sont honnêtes d'apparence. »

Pour peu que vous désiriez contrôler l'affirmation, allez-vous-en aux Champs-Élysées, à l'avenue de l'Observatoire, dans les squares, — partout, parbleu ! — et vous verrez avec quelle impudence les rouleuses de toute sorte pratiquent le recrutement.

Tout cela est de l'irrégulier qui ne passe pas par la Préfecture et qui échappe, par conséquent, à tout contrôle médical.

Résultat : la disparition de presque toutes les maisons spéciales, la dépopulation de celles qui subsistent.

On ne trouve plus de personnel qui veuille se soumettre aux règles officielles du métier.



Encore la voie publique n'est-elle pas la principale coupable.

Les brasseries à dames, voilà, d'après M. le docteur Fournier et d'après la vérité aussi, le grand foyer de corruption physique et morale.

Là, — ce qui rend la chose plus redoutable encore, — on opère sur la jeunesse, voire même sur l'enfance.

C'est une fabrique permanente de gâteux prématurés, de putréfiés précoces.

Pas l'ombre de surveillance.

Les choses sont poussées à un tel point qu'on s'en va débaucher et embaucher des collégiens à la porte même de leur collège.

Parfaitement. Les jours de sortie, il n'est

pas rare de voir distribuer devant un lycée des prospectus célébrant les douceurs de ces rendez-vous de triste compagnie.

Comment voulez-vous qu'ensuite il n'y ait pas dévastation générale dans un pays où l'on dit : « Laissez venir à elles les petits enfants ? »

***

D'autre part, cette même prostitution clandestine s'exerce, au détriment de l'armée, chez les mastroquets interlopes.

Il n'y a pas que la brasserie à femmes ; il y a le cabaret aussi. Le dernier mot de l'ignoble, sous tous les rapports.

C'est là que le brave troupier réalise la traditionnelle union de Mars et de Vénus, — en y ajoutant Mercure.

Les effroyables et périlleuses drôlesses qui opèrent sans contrôle dans ces repaires infects font des milliers de victimes tous les ans.

Et la police regarde ! Et la police se croise les bras !

C'est monstrueux.

Mais il faut le dire aussi afin d'établir équitablement les responsabilités, la police n'est pas maîtresse de faire autrement. Chaque fois qu'elle est intervenue avec quelque énergie, il y a eu des vociférations et des grincements de dents.

On lui a reproché sa brutalité. On lui a reproché son arbitraire.

Les délinquantes qu'elle empoignait poussaient des cris farouches, ameutant non seulement les alphonses, mais aussi les gogos trop sensibles.

Comment voulez-vous qu'on en sorte ?

C'est cet énervement de la police qu'on retrouve au fond de tous les abus. Nous périrons par là, si nous n'y prenons garde.

Il ne manque pas d'âmes sentimentales pour demander que la police n'ait plus aucun droit à exercer sur la prostitution.

Ce serait un commerce comme un autre. Et vive le beau sexe !

Que ceux qui partagent cette manière de voir aillent demander au docteur Fournier quelques renseignements statistiques. Peut-être finiront-ils par comprendre qu'il est criminel de laisser tomber ainsi la France en pourriture, et que la police est aussi nécessaire contre le vice que le bistouri contre la gangrène.

UN DÉLAISSÉ

XXIV

UN DÉLAISSÉ

Le fabricant de ballades qui a dit : « Les morts vont vite. » ne se doutait certes pas qu'il disait aussi vrai.

Il n'avait pas prévu, j'en réponds, les rapidités d'oubli dont notre époque donne des exemples véritablement foudroyants.

Je vois encore, dans les journaux, un tout petit entrefilet, tenant infiniment moins de place que l'annonce d'une pilule purgative ou que la mention octroyée à la dernière création d'un infime chanteur de café-concert.

C'était simplement pour avoir l'honneur d'annoncer qu'on avait transféré le corps de M. Thiers dans le caveau solennel et définitif qui lui a été construit à grands frais.

Mlle Dosne assistait à la cérémonie. Je ne suis pas sûr qu'il y ait eu trois personnes avec elle, en dehors des fossoyeurs et du marbrier.

L'épouvantable, c'est déjà que les choses se soient ainsi passées. Mais le plus épouvantable, c'est que personne n'ait eu l'air d'y prendre garde, tant l'abandon semblait naturel. Chacun a eu l'air de trouver qu'il ne pouvait en être différemment, que cela allait de soi, que notre temps ne tenait pas des regrets à plus longue portée, et qu'il était tout simple qu'on eût pris son parti sans la moindre émotion.

Ah! les terribles égoïstes que nous som-

mes !... Ah ! quel caillou ce siècle a à la place de cœur !...

*
* *

Je me rappelais, dans mon coin, en lisant ce fait-divers sinistre, le rôle immense joué par cet homme que tout le monde délaisse aujourd'hui.

Je n'apprécie pas ce rôle au point de vue politique ; je constate son importance, pour le moment. Cela me suffit.

L'Europe entière avait le regard braqué sur chaque signe, sur chaque geste de ce petit vieillard, qu'à un moment donné le patriotisme fit grand.

Et quels élans, quelles clameurs, quels enthousiasmes, quand on nommait le *Libérateur du territoire* !

Aujourd'hui, silence universel. Thiers, qui ça? Pas plus d'émoi à son bout de l'an que s'il s'agissait d'un Durand quelconque.

Moins même, car le Durand a une famille, que la décence oblige à se souvenir pendant quelque temps.

M. Thiers a Mlle Dosne! Rien que Mlle Dosne!

Remuez donc le monde! Etonnez donc les contemporains! Montez au Capitole! Faites, selon l'expression de Victor Hugo, autant de bruit qu'un homme en peut faire sous le ciel!

Total : deux pelés et un tondu devant votre cercueil, que suivait jadis tout Paris. Deux pelés et un tondu, lorsqu'on vous exhume après quelques années.



Je trouve que l'espèce tout entière se rapetisse, quand elle déprécie aussi brutalement ceux que tant de boniments célébrèrent.

Il faut rendre cette justice au peuple révolutionnaire, qu'il pratique avec une plus habile constance le culte de ses décédés. Voyez : il y a des foules annuelles autour de la tombe de Blanqui. Il y a d'annuelles harangues au mur des fédérés.

On se souvient mieux en bas. Mais les classes bourgeoises, les conservateurs ventrus et riches, pour qui M. Thiers livra bataille en 71, ont bien d'autres chiens à fouetter. Ils sont tout entiers au cours de

la Bourse, aux truffes, aux filles, aux intrigues monarchistes.

Pas un d'eux n'a songé que, sans M. Thiers, la vieille société aurait probablement fait un plongeon dans l'abîme. Quand on constate ce qu'elle a de sentiments généreux, on se demande si ce plongeon eût été bien regrettable.

Où sont-ils, tous les courtisans qui, à Versailles, se prosternaient devant le toupet gris? Où sont-ils, les hommes d'argent dont M. Thiers sauva le sac et qui s'enrichirent grâce à lui? Où sont-ils, les Prudhommes tremblards qui murmurèrent alors dans leurs prières du soir : — Saint-Thiers, préservez nous !

Ils n'ont pas même l'esprit de corps.

Car la célébrité de M. Thiers, ce fut, sous certains aspects, l'apothéose, en cette petite

personne, de la collectivité prudhommienne.

Dieu ! que c'est donc laid à regarder, l'humanité !

***

J'ai songé souvent qu'on assisterait à un drôle de spectacle, qu'on entendrait de singuliers attrapages, si les défunts pouvaient, pour un seul jour, sortir de leurs boîtes et dire en face aux survivants ce qu'ils pensent de leur cynique dédain pour ce qui n'est plus.

Certains favorisés du sort croient qu'ils se sont mis en règle avec le devoir et la charité, parce qu'ils ont, de temps en temps, jeté par la fenêtre un sou à un pauvre.

De même le vif croit s'être mis en règle avec le mort, quand il lui a fait l'aumône

d'une épitaphe dont il ne pense pas un mot, mais qu'il orne de tous les adjectifs laudatifs et jésuitiques que lui fournit le répertoire tout fait des douleurs à cent sous la lettre.

Stupides burineurs de désespoirs en vers,
Trafiquants patentés de pleurs à tant la ligne,
Faiseurs de monuments dont le pauvre s'indigne,
Glaneurs des ossements récoltés par le sort,
Parasites vivant des miettes de la mort!

s'est écrié le poète en apostrophant tous ces Potins du deuil.

Mais ce n'est point à eux qu'il faudrait s'en prendre : c'est à ceux qui commandent ces épiceries pour se conformer à la civilité puérile et honnête spécialement en usage avec les cadavres.



A quoi bon ces fourberies funèbres ?

Il serait plus simple, moins coûteux et plus digne de renoncer à la comédie des épitaphes, puisqu'on renonce si ouvertement au souvenir des trépassés.

Ah! que d'invectives vengeresses ces trépassés auraient à nous cracher à la face, s'ils mettaient la réalité en regard de l'hypocrisie !

Les entendez-vous crier :

— Toi ! canaille de neveu, tu as gâché ma fortune avec des drôlesses de dernier ordre. Déjà, avant que j'eusse exaucé tes vœux, tu buvais le Cliquot *à ma mauvaise santé*. Tu as daigné me payer, dans une maison de confection pour morts, un

caveau sur lequel paradent cyniquement trois larmes dorées. Ignoble petit vaurien, je n'en veux pas, de tes trois larmes ; elles me dégoûtent. Aie donc le courage plutôt de faire graver à la place ces mots : *Ci-gît un imbécile d'oncle que je suis en train de manger !*

— Madame ma veuve, vous faites une noce éhontée. Ça ne m'étonne pas de votre part, car vous m'avez cornifié trois mois après notre mariage. Mais pourquoi avoir fait creuser sur mon tombeau la litanie *Bon père, bon époux* ? Bon père ! Vous savez bien que mes enfants ne sont pas de moi. Bon époux ! Quand j'étais de ce monde, vous me traitiez de vieil idiot dans vos intimités galantes. Otez-moi ça, ôtez-moi ça ! Je ne veux pas de vos impudentes jérémiades. Entretenez, madame ma veuve, de

gracieux jeunes gens avec mes écus ; mais ne m'amenez pas vos *gigolots* le jour de la Toussaint, comme vous l'avez-fait l'an dernier avec ce petit brun à accroche-cœur qui vous donnait le bras, quand vous m'avez apporté deux pots de pensées artificielles. C'est trop lâche d'abuser de ce que je ne peux plus vous cracher à la figure !...

*
* *

Ainsi tonneraient, sur le mode vengeur, les indignations de l'autre monde, si l'autre monde n'était condamné au silence forcé à perpétuité.

Nous en profitons pour être absolument canailles envers lui.

Mais le compte s'y retrouve tout de mê-

me à la fin ; car on ne sera pas moins canaille avec nous, quand nous mangerons le pissenlit par la racine, comme dirait la belle langue de M. Zola.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN.

Laval. Imprimerie et stéréotypie E. Jamin, 41, rue de la Paix.

